

**Annales
de
Phénoménologie**

Annales de Phénoménologie

Directeur de la publication : Marc RICHIR

Secrétaire de Rédaction et commandes :

France GRENIER-RICHIR

Les Bonsjeans par les Baux

F 84410 Bedoin (France)

e-mail : france.grenier-richir@wanadoo.fr

Comité de rédaction : Marc RICHIR (dir.), Pierre KERSZBERG, Patrice LORAUX, Guy VAN KERCKHOVEN

Revue éditée par l'Association pour la promotion de la Phénoménologie.

Siège social et secrétariat :

Gérard BORDÉ

14 rue Le Mattre

F-80000-Amiens (France)

ISSN : 1632-0808

ISBN : 978-2-916484-10-5

Prix de vente au numéro : 20 €

Abonnement pour deux numéros :

France et Union Européenne (frais d'envoi inclus) 40 €

Hors Union Européenne (frais d'envoi inclus) 45 €

**Annales
de
Phénoménologie**

2014

À PARAÎTRE :

Sacha CARLSON, *Sur le temps musical*

Georgy CHERNAVIN, *L'architectonique flexible de la phénoménologie*

Ricardo SANCHEZ ORTIZ DE URBINA, *Sur l'Intermédiation*

Jürgen TRINKS, *Pour une critique littéraire phénoménologique*

*Les manuscrits peuvent être envoyés au Secrétariat de Rédaction.
La Revue n'en est pas responsable.*

SOMMAIRE

<i>La transformation finkienne du transcendantal et ses difficultés méthodologiques</i>	7
STÉPHANE FINETTI	
<i>La phénoménologie transcendantale comme réflexivité agie</i>	31
FLORIAN FORESTIER	
<i>Approches phénoménologiques du réel</i>	49
ALEXANDER SCHNELL	
<i>L'enrichissement de sens : questions de méthode phénoménologique</i> ...	67
GEORGY CHERNAVIN	
<i>Prises à parties : remarques sur la kinesthèse phénoménologisante</i>	87
PABLO POSADA VARELA	
<i>De la diastole à son expression</i>	123
MARC RICHIR	
<i>Affectivité, mélancolie et aliénation</i>	145
LUIS ANTONIO UMBELINO	
<i>La variation imaginaire dans le dessin enfantin</i>	159
TETSUO SAWADA	
<i>L'épochè du futur dans le soin des cancers de l'enfant</i>	181
YASUHIKO MURAKAMI	
<i>Pulsation, mètre, période</i>	211
PATRICK LANG	
<i>Pour une description phénoménologique des poèmes</i>	245
JÜRGEN TRINKS	
<i>Expérience de mort</i> (trad. de Jean-François Pestureau)	261
RAINER MARIE RILKE	

Prises à parties : remarques sur la kinesthèse phénoménologisante

Concrétudes en concrescences II

PABLO POSADA VARELA

INTRODUCTION

Ce travail voudrait s'attarder sur un point essentiel insuffisamment développé dans « Concrétudes en concrescences »¹. Il s'agit de thématiser ce qui fait le *grain* de la théorie transcendantale de la méthode, ce qui en fait quelque chose de concret, voire d'effectif, et non pas une simple abstraction plus ou moins oisive. On voudrait montrer *ce par où* la théorie transcendantale de la méthode a un *effet* sur la théorie transcendantale des éléments, ce par où elle est, somme toute, pertinente, et non pas, comme d'aucuns pourraient le penser, un ajout superflu. Il s'agit, ni plus ni moins, que de celles que l'on avait nommées, dans « Concrétudes en concrescences », « kinesthèses phénoménologisantes », dont la structure (faite d'un antécédent et d'un conséquent) était – avions-nous suggéré – comparable aux kinesthèses directement constituantes : reste à expliciter ce parallèle pour en dégager les limites et, partant, la spécificité de la kinesthèse phénoménologisante. L'explicitation de la kinesthèse phénoménologisante est désormais essentielle pour faire le point méréologique des éléments qui composent la situation de l'analyse phénoménologique. En effet, cette situation contient un élément sur lequel nous nous devons d'apporter des précisions ultérieures, par trop absentes des analyses de « Concrétudes en concrescences », à savoir, le moi phénoménologisant. La kinesthèse phénoménologisante contient le moi phénoménologisant comme l'un de ses éléments fondamentaux. Plus concrètement, il tient structurellement lieu d'« antécédent » de la kinesthèse phénoménologisante. L'analyse de la kinesthèse phénoménologisante nous apportera des précisions incontournables sur cette étrange « partie » (partie à *part* et non concrescente) qu'est le moi phénoménologisant.

1. « Concrétudes en concrescences », *Annales de phénoménologie* n° 10, Association pour la promotion de la phénoménologie, Amiens, 2011.

1. CONTREMOUVEMENTS PHÉNOMÉNOLOGISANTS ET TOTALISATIONS DE LA
CONCRESCENCE TRANSCENDANTALE : SUR LA PERTINENCE DE LA THÉORIE
TRANSCENDANTALE DE LA MÉTHODE

§ 1.

La « théorie transcendantale de la méthode » suppose la réduction. Sa problématique est ouverte par la réduction et porte sur le réduire. Elle suppose la réduction en cours d'accomplissement et veille sur ses possibles dévoiements. Si la théorie transcendantale de la méthode cherche à contrer des « erreurs », il faut bien s'aviser de ce fait qu'il s'agit d'erreurs *de* réduction, de méprises *dans* le réduire. Ce sont des erreurs du et dans le phénoménologiser donc, encore une fois, des erreurs qui supposent la réduction, et non pas, tout simplement, des erreurs propres à l'attitude naturelle, donc des erreurs impliquant de simples effractions de la réduction comme telle.

Dans ce tout dernier cas, celui de l'attitude naturelle, la subjectivité transcendantale demeure cachée, recouverte qu'elle est par une auto-aperception mondanéisante. Le titulaire de cette auto-aperception mondanéisante (titulaire qui est aussi son destinataire), à savoir, la subjectivité transcendantale, demeure anonyme en tant que telle. Cet anonymat propre à l'attitude naturelle n'est évidemment pas à confondre avec l'anonymat foncier où se tissent les constitutions les plus profondes, et sur lequel essaye de « gagner », peu à peu, l'analyse phénoménologique (et plus particulièrement la phénoménologie génétique). L'anonymat propre à l'attitude naturelle se réfère au « fait transcendantal » de la constitution et non pas à ses détails les plus abscons, une fois la réduction accomplie. En régime d'attitude naturelle, c'est le fait de la corrélation transcendantale constituante qui passe, tout entier, à la trappe ; il est oblitéré par la force d'effraction d'autres théories (généralement naturalistes et pour la plupart « inconscientes »). À l'attitude naturelle préside toujours un « minimum » de théorie, ne serait-ce que celle requise pour auto-interpréter l'auto-apparaître de la subjectivité comme relevant d'une entité (tel ou tel être humain) incluse au sein d'une autre entité surplombante, à savoir, le monde.

En revanche, dans le cas qui nous occupe, l'erreur est plus subtile et relève d'une mauvaise maîtrise de la *Spaltung* phénoménologisante se répercutant négativement sur la concrescence des riens que parties situées de part et d'autre de l'*Abgrund des Sinnes* transcendantal. La concrescence s'en trouve désormais enlisée ou estompée. Bien entendu, ces erreurs phénoménologisantes peuvent donner lieu à des aperceptions qui, rétroactivement, peuvent se retrouver à la base des théories naturalistes. Celles-ci trouvent un fondement ou, pour le dire ainsi, une assurance dans des possibilités aperceptives ouvertes *aussi* par la *Spaltung* phénoménologisante. La *Spaltung* phénomé-

nologisante ouvre aussi à la possibilité d'aperceptions surplombantes. Il s'agit d'aperceptions qui ne sont plus à *même* les concrétudes phénoménologiques. Ces erreurs phénoménologisantes sont issues, effectivement, d'abus de distance donnant de commettre des erreurs qu'il y aurait lieu d'analyser méréologiquement. Autrement dit : la non adhérence de la vie à elle-même peut tout aussi bien déboucher sur une aliénation de cette vie elle-même et de la situation phénoménologique qui est la sienne (situation de concrescence par rapport au monde – et non pas d'inclusion ni d'appartenance sourde). Cette aliénation prend nécessairement les détours de tout un système d'auto-aperceptions. Tout se joue, bien entendu, dans la façon d'investir cette distance, de « gérer » cette non coïncidence de la vie avec elle-même.

Au fond, la justesse de la non coïncidence ne peut se sentir que du dedans. Elle se mesure, justement, à l'intensification de la concrescence. En effet, la phénoménologie appelle de ses vœux un phénoménologiser qui, finalement, ne doit vivre que d'intensifier la concrescence entre parties : c'est à cette intensification que doit s'employer sa distance, son contremouvement. En gros, l'autonomie de son contremouvement n'est qu'illusoire. Le contremouvement phénoménologisant, pour phénoménaliser « juste », doit renoncer à toute autonomie au-delà de son strict moment inchoatif. Il doit s'« hétéronomiser », à terme, à la faveur de la concrescence qu'il promet. C'est dans les concrescences que le contremouvement phénoménologisant doit avoir, paradoxalement, son centre et l'unique référence de sa justesse (bien qu'elle soit irréductiblement *a posteriori*).

§ 2.

Il est ici important de ne pas confondre autonomie avec inconditionnalité. Que la vie humaine soit, en principe, toujours en mesure de ne pas adhérer à elle-même (il s'agit des ressources inouïes de l'hyperbole) ne signifie pas qu'elle puisse séjourner éternellement dans cette non adhérence, et en faire, justement, une autre vie, une vie écartée de la vie elle-même. La non adhérence de l'expérience à elle-même a beau avoir quelque chose d'inconditionnel, elle n'en reste pas moins *adjacente* dans sa mise en œuvre. *Adjacente* à ce dont elle s'écarte, à savoir, l'expérience elle-même qui, du fait de cette non adhérence, va se réfléchir, voire se phénoménaliser – et se « concrétiser » – d'une autre façon.

Le caractère inconditionnel de la non adhérence va de pair, en un sens, avec l'hyperbole. Ainsi, rien d'appartenant à l'expérience ne saurait *a priori* éteindre cette non adhérence ou la rendre radicalement impossible. Bien que l'expérience soit remplie de moments aveugles, aucun d'eux ne saurait empêcher *par principe* de se voir doublé d'une non adhérence. On ne peut pas imaginer une expérience, même dans les cas les plus extrêmes, recelant cette particularité qui

voudrait qu'elle *écarte par principe* la possibilité d'être reprise sur le mode de la non adhérence. L'hyperbolicité de la non adhérence tient au fait que sa possibilité, bien qu'imprévisible et non disponible, est *sans égard* par rapport au type d'expérience qu'elle vient bousculer, distancer, trouer, ironiser ou, *grosso modo*, mettre en suspens. Rien ne *conditionne* la non adhérence. C'est bien pour cela qu'il ne saurait donc y avoir une typique de la non adhérence. Encore moins une eidétique ni même un « schématique »².

C'est en cela qu'elle est hyperbolique et inconditionnelle bien que – c'est le point qu'il faut saisir – cela ne vaille pas pour autant dire qu'on en soit *maîtres*. En un sens, son inconditionnalité ne requiert pas notre concours pour s'imposer ou se vérifier, comme cela pourrait être le cas pour d'autres cas d'inconditionnalité, comme celui de l'impératif catégorique en éthique. Disons que la non adhérence de l'expérience à elle-même – au demeurant, trait fondamental du vivre humain – est plutôt inconditionnée. Or – insistons là-dessus – tout inconditionnée qu'elle soit, elle n'est pas pour autant à disposition. Son inconditionnalité n'est pas, à strictement parler, coextensive de la volonté, bien que notre liberté ait partie liée avec cette inconditionnalité – hyperbolique – de la non adhérence à soi de l'expérience. Cette dernière offre un fondement phénoménologique à la première.

La non adhérence comme telle, bien qu'inconditionnée, n'est pas *autonome* ou « indépendante » : elle n'est pas, si on laisse, ici, résonner des termes méréologiques « *selbstständig* » (c'est le terme utilisé par Husserl dans la 3^e *Recherche*). Elle ne fait pas espace ni sol. Elle est l'*adjacence* d'un contremouvement de sape de l'expérience ; et d'une expérience qui, bien des fois, peut s'avérer trop adhérente. Trop adhérente car trop affectivement happée ou, selon les cas, trop aperceptivement balisée ou même bouloignée. Or, en toute rigueur, n'est à proprement parler « autonome » ou « *selbstständig* » que la concrescence (schématique dans les niveaux les plus infimes), et non pas le mouvement phénoménologisant qui, quant à lui, ne se tient que d'animer, à distance, la phénoménalisation, et de tirer du plus profond de la vie et du monde, des autonomisations (sous l'espèce de la concrescence) inouïes moyennant certains leviers (méréologiques ou pas). Par contre, croire en une autonomie de la distance phénoménologisante comme telle peut induire toutes sortes de totalisations indues doublant ces totalisations à même les phénomènes que sont les concrescences (comme tous au sens strict)³.

2. Il n'est rien car, justement, la non adhérence est non concrescente. Ce n'est que dans les concrescences entre rien que parties qu'il y a lieu de trouver, et ce selon le registre architectonique concerné, une eidétique ou une « schématique ».

3. Notons, par exemple, la méfiance de Husserl envers le concept de tout au début du § 21 de la 3^e *Recherche* intitulé « Détermination exacte des concepts prégnants de tout et de parties, ainsi que de leurs espèces essentielles, au moyen du concept de fondation » : « Notre

§ 3.

C'est ainsi qu'une trop grande distance peut induire des fausses totalisations, aucunement fondées, comme tous, sur la concrescence de leurs supposées parties. Ces parties, dès lors abstraites de leur vertu concrescente, cessent d'être des rien que parties pour devenir des tous morcelables, assemblés de façon extrinsèque et non concrescente : au regard de la phénoménologie, les fausses totalisations sont toujours *des tous de tous* ou, si l'on veut, des *tous fragmentables*, c'est-à-dire, intégrant des parties *pouvant être*, à leur tour, et à la faveur d'un morcellement, des tous. Des parties qui, somme toute, *ne sont pas* des rien que parties⁴.

Ainsi, une *phantasia*, dans sa concrétude phénoménologique, voit son archaïsme « phantastique » attesté du fait d'entrer en concrescence avec une affection, et de *ne se soutenir qu'*à être habitée par le mouvement d'une affection. C'est cette part irréductiblement affective de telle ou telle *phantasia* qui fait que je ne la confonde pas avec, mettons, une quelconque indétermination bariolée. Une « vraie » *phantasia* est traversée d'affection. En revanche, cette dimension proto-ontologique fait défaut dans le cas d'une simple indétermination bariolée, fruit du hasard ou assemblée après coup. En effet, une simple indétermination aura beau être indéterminée, la profondeur proto-ontologique de l'affection y fait défaut, du moins comme partie concrescente : preuve en est que cette indétermination – mettons qu'il s'agisse d'un mauvais tableau non figuratif – se tient, et se tient de façon plus ou moins figée : nul besoin du concours concrescent d'une autre partie dépendante. En tout cas, il y a bel et bien des indéterminations non figuratives qui sont bien loin d'être des *phantasiai* ; des non-figurations qu'aucune affectivité proto-ontologique ne vient habiter, des bariolages de surface qui se situent à des registres architectoniques dérivés (ouverts par la *Stiftung* de l'imagination). C'est ainsi que

intérêt s'est porté, dans les considérations qui précèdent, sur les rapports d'essence les plus généraux entre tous et parties, ou encore entre les parties entre elles (de contenus se réunissant en un « tout »). Dans nos définitions et descriptions à ce sujet, le concept de tout a été *présupposé*. On peut cependant *partout se passer* de ce concept, et lui substituer la simple *coexistence* des contenus que nous avons qualifiés de parties. » (Hua XIX/1, 275). Le problème, bien évidemment, est que ce n'est que quand les concrescences sont révélées qu'il y a lieu de se passer du concept de tout. Autrement, dans la *dynamique* du « faire méréologisant », le concept de « tout » constitue, de concert avec le concept de partie, une « levier » – pour utiliser le terme employé par Husserl lui-même dans l'introduction de sa *3^e Recherche* – dont on ne saurait se passer. Mais il n'en reste pas moins – et c'est ce que Husserl pressent dans ce passage – qu'il constitue un danger.

4. Dans les termes de la phénoménologie du langage de Marc Richir, on aurait affaire à des « lambeaux schématiques » (des rien que parties en concrescence) qui se transposent en « fragments » (des parties fragmentées composant des tous fragmentables) issus d'un éclatement du schématisme (d'une rupture de la concrescence qui s'y joue).

– disait-on – un mauvais tableau figuratif ne nous entraîne nulle part ni ne semble venir de nulle part : la dimension d'affection en est absente. Il se borne à être là, retombant constamment sur ses propres pieds, coïncidant avec ses traits, ce qui rend le caractère supposément « phantastique » de sa non-figuration d'autant plus agaçant et parfois franchement inquiétant. Pareil à lui-même, le mauvais tableau non figuratif est sans mouvement de ne pas requérir, pour « être ce qu'il est »⁵, le concours concrescent d'une autre partie ; soit, par exemple, et à l'instar de la *phantasia*, le concours d'une affection. Affection qui, à son tour, est elle-même inséparable de sa dimension de *phantasia*, sans quoi elle s'« insulariserait » en affect. Méréologiquement parlant, l'affection abandonnerait son statut de « rien que partie » ou « partie concrète »⁶ pour se transposer, méréologiquement⁷, en « fragment » : partie relativement indépendante, sorte de presque-tout, pouvant intégrer un tout morcelable (un « *verstückbares Ganze* »). La part de *phantasia* (infigurable) en concrescence avec l'affection atteste du caractère non psychologique et non personnel (mais bel et bien proto-ontologique et directement interfacticiel) de l'affection. Que l'affection comme rien que partie ne se tienne dans sa concrétude si ce n'est en concrescence avec de la *phantasia* atteste de la façon dont la profondeur affective proto-ontologique mord sans solution de continuité sur le schématisme et plus concrètement sur la transcendance absolue physico-cosmique. Sans cet élan de transcendance schématique que lui procure la *phantasia*, l'affection verrait implorer sa profondeur proto-ontologique dans les parages plus ou moins privés et psychologisants de l'affect.

Qu'en est-il, du point de vue méréologique, des transposés architectoniques respectifs de l'affection et de la *phantasia*. Il est en effet à noter que « affect » et « imagination », bien qu'obscurément rapportés l'un à l'autre (c'est justement ce que l'analyse phénoménologique se doit de cerner, et ce que la psychanalyse cherche par d'autres moyens⁸), se présentent comme

5. Nous utilisons sciemment les termes que Husserl emploie dans la 3^e *Recherche Logique* quand il s'agit d'introduire les parties non indépendantes ou « moments ».

6. L'expression « partie concrète » peut, parfois, prêter à confusion, et elle est parfois utilisée dans un sens carrément opposé. « Partie concrète » non pas – comme l'expression est parfois utilisée – au sens d'un « concret » ou d'un tout concret (pouvant être repris comme partie dans d'autres tous). Bien au contraire, il s'agit de comprendre « partie concrète » comme « partie étant concrètement partie », donc *rien que partie*.

7. En effet, la transposition architectonique est aussi, pour une part, transposition méréologique. C'est un point qu'il faudra développer dans d'autres travaux.

8. Par des moyens internes à l'intrigue symbolique déjà en place, en la retournant ou en la déplaçant, en la surcodant, en la recodant ou en la décodant. Or même un supposé décodage reste à l'intérieur de l'intrigue symbolique, joue son jeu (et se doit de le jouer pour avoir une quelconque portée thérapeutique). La phénoménologie, quant à elle, se posera la question de la transposition architectonique, autrement dit, la question de la *base phénoménologique* des termes en question (telle ou telle imagination, l'un ou l'autre affect). Jamais la psychanalyse n'adopte cette démarche architectonique et génétique.

séparés et relativement indépendants alors que « *phantasia* » et « affection » sont d'emblée, pris à leur registre architectonique, des rien que parties, donc des concrétudes en concrescence qui ne peuvent être concrètement ce qu'elles sont qu'au sein de la *phantasia*-affection comme tout concret, c'est-à-dire, comme tout ne préexistant pas à ses concrétudes en concrescence mais, justement, les réfléchissant en concrescence. Alors que les concrétudes « *phantasia* » et « affection » sont des rien que parties et que leur précarité ontologique est le garde-fou de leur profondeur phénoménologique, « imagination » et « affect » paraissent comme des parties indépendantes, comme si leur transposition architectonique allait de pair avec une transposition méréologique ayant eu pour effet l'« insularisation » des rien que parties dont elles sont le transposé architectonique.

Retenons donc que le contremouvement phénoménologisant ouvre une distance par rapport aux concrescences qui permet d'oser certaines totalisations, dont, justement, cette « totalisation » à même les concrétudes qui est celle qui correspond à la concrescence elle-même entendue comme tout concret : levier totalisateur qui paraît se résorber dans la concrescence des concrétudes⁹. En effet, cette totalisation, dont l'amorce est l'œuvre d'un contremouvement explicite, semble, à terme, se faire d'elle-même ; c'est qu'elle tient à la *Sache* et est tenue par elle. Elle nécessite toutefois cet adjuvant en quoi consiste le contremouvement phénoménologisant, sans quoi la réflexivité ne pourrait pas être lancée (bien qu'elle soit, par après, remise aux concrétudes en concrescence). Elle requiert une suspension qui décèle une inchoativité schématique profonde constamment tapissée d'aperceptions qui occultent son mouvement profond. Ces forçages totalisants, sont voués à disparaître. Coadjuvants caduques, ils se périment au moment même où les phénomènes retrouvent leur initiative. L'analyse phénoménologique nécessite donc de ces totalisations partiellement aveugles, tout comme l'expression en a besoin, voire l'expérience comme expérience sitôt en résonance, reprise d'elle-même, réfléchie (et donc, éventuellement, exprimable). L'expérience fait usage de ses ressources en non adhérence à soi pour se reprendre et se réfléchir. Cette reprise et réflexion est éminemment phénoménologique dans le cas de cette totalisation concrète qui réfléchit en concrescence les concrétudes phénoménologiques : insistons sur ce point car il est capital dans ce qu'il révèle par contraste. D'autres totalisations paraissent, par contre, commandées depuis une excessive distance phénoménologisante. Qu'est-ce à dire ? Ces totalisations sont, en un sens, trop lâches par rapport à leurs parties

9. Pour plus de détails sur ce point, notre texte « Anatomía del quehacer mereologizante (II). El papel de los todos categoriales en la manifestación de relaciones de dependencia e independencia en el campo mereológico » dans *Eikasía* n° 47.

(ce qui permet des rassemblements arbitraires, non *sachlich*). Méréologiquement parlant, il y va de totalisations en contraste avec ce « tout » de la concrescence, qui est, dans les termes de la *3^{ème} Recherche Logique* de Husserl, un « tout au sens strict », c'est-à-dire, un tout qui ne se tient que de la concrescence de ses parties, et qui est strictement composé de rien que parties. Ce tout est certes toujours ouvert : les concrétudes qui le « composent » n'ont de cesse de se réfléchir en concrescence.

§ 4.

Signalons que ces aspects ne sont pas sans rapport avec certains points importants présents dans les derniers développements de la phénoménologie de Marc Richir. Ils permettent une reformulation de la problématique. L'ouverture de/à la concrescence à laquelle il vient d'être fait allusion est le fait de l'entremise de l'écart non schématique dans l'écart schématique. Or il y a aussi une façon de se fourvoyer quant à la reprise de cet écart non schématique. À ce sujet, il n'est aucunement anodin de noter que l'écart non schématique se creuse toujours *dans* l'écart schématique. L'écart non schématique n'intervient qu'au sein d'une schématisation toujours déjà engagée. Il y pèse ou « aspire » comme une sorte de déviation ou appel d'air *de* et *dans* cette lancée qui le précède et qui est déjà, dans les termes de Richir, celle du schématisme hors langage. Ainsi, la concrescence est légèrement tirée depuis un ailleurs hors monde et hors concrescence pour être sitôt remise à elle-même. La déviation ne saurait faire, pour ainsi dire, direction autonome, identifiable et susceptible d'être reprise. Encore moins destin et séjour.

En toute rigueur, cet ailleurs inhabitable et radicalement non concrescent ouvert par la fuite de la transcendance absolue pure ne fait qu'introduire une non coïncidence qui remet la concrescence à elle-même. Cette légère déviation *de* et *dans* la concrescence insère donc une foncière non coïncidence qui empêche que la concrescence soit faite une fois pour toutes. Elle permet, surtout, de reprendre, relancer et réfléchir la concrescence. C'est par la non coïncidence ouverte par la fuite de la transcendance absolue qu'est possible la re-schématisation (en langage) ou, si l'on veut, la remise en jeu de la concrescence. Toute la difficulté est dans la façon de ménager ce retard. Le danger *interne* à la réduction serait – avons-nous suggéré – d'insister sur une *trop* grande distance phénoménologisante qui donnerait lieu à un « assister à » (intransitif) faussement surplombant, et provoquant, en l'occurrence, ces « insularisations » au sein des concrétudes phénoménologiques (comme rien que parties) que nous avons évoquées plus haut. Cet « assister à » littéralement « désorbité » n'arriverait plus, finalement, à se glisser dans la réflexivité propre des concrétudes en concrescence, à totaliser à même les concrétudes ou plutôt à laisser aux concrétudes l'initiative de leur assemble-

ment. Ainsi, il serait, comme assister intransitif, dans l'impossibilité de pourvoir un « assister » (transitif) intensifiant les conrescences (sous la forme de renvois schématiques traversant les registres plus profonds, ou d'implications intentionnelles organisant le système d'horizons des registres architectoniques les plus dérivés).

§ 5.

Arrêtons-nous quelques instants pour faire le point sur la situation, et faisons-le d'un point de vue méréologique. Quels sont les éléments impliqués ? Il vient que cette distance phénoménologisante plus ou moins subtile (ni trop aveugle, ni trop surplombante) l'est finalement entre deux « éléments » situés de part et d'autre de la *Kluft* phénoménologisante : 1. d'un côté se tient cette étrange « partie » qu'est l'à-part phénoménologisante, 2. de l'autre la conrescence transcendante elle-même, enjambant, à son tour, un abîme de sens entre les deux termes conrescents, à savoir, 2.1. ce qui relève du monde et 2.2. ce qui relève de la vie.

Cette conrescence transcendante dont on a nommé les deux termes génériques se décline concrètement, à son tour, selon divers registres architectoniques. Elle se fait entre les rien que parties auxquelles on s'est génériquement référées comme « vie » et « monde » (« génériquement », i.e. tous registres architectoniques confondus), situées de part et d'autre de l'*Abgrund des Sinnes* transcendantal. La conrescence a donc lieu à plusieurs portées à la fois, au gré de la « latitude » architectonique où se situent, chaque fois, les concrétudes en conrescence. Chaque registre architectonique est donc registre de conrescence entre ce qui est de l'ordre de la vie et ce qui est de l'ordre du monde : respectivement vécu et objet intentionnel, affectivité proto-ontologique et référent des phénomènes de langage, vécu de perception et objet perçu, affection et *phantasia* sont autant d'exemples de conrescences se jouant sur plusieurs portées à la fois. L'abîme de sens est pourtant toujours le même « tout du long » de l'architectonique. En effet, l'abîme de sens entre « vie » et « monde » traverse toute l'architectonique et ne fait que se retrouver sous un aspect différent (engageant, forcément, des éléments différents) à chaque registre.

§ 6.

Ce moment du développement nous donne l'occasion de clarifier un point important qu'il est possible d'énoncer méréologiquement. Il a trait à la pluralité des registres architectoniques et à la nécessité de comprendre cette pluralité comme, finalement, irréductible (sous peine d'aplatir la différence entre registres). S'il est vrai qu'il y a divers *registres de conrescence*, il ne saurait y avoir de *conrescence des registres*, sans quoi il n'y aurait pas de registres

différenciés ni de *hiatus* architectoniques. Les registres s'écraseraient les uns sur les autres. Plus concrètement, il est d'emblé écarté qu'un affect (comme affect) entre en concrescence avec une *phantasia* (demeurant *phantasia*) ou qu'une affection vienne habiter, comme affection, une imagination. Qu'il puisse y avoir habitation virtuelle, effets virtuels entre éléments appartenant à des registres de concrescence différents est un tout autre problème, certes passionnant, mais auquel il nous faudra réserver d'autres travaux.

Retenons, pour l'heure, que la concrescence, génériquement parlant, va de la corrélation proprement intentionnelle jusqu'au rapport schématique (même si – rappelons-le – c'est un même abîme de sens qui est, chaque fois, enjambé). Dans tous les cas, et indépendamment du registre architectonique où se meut l'analyse, on constate l'étrange couplage dont notre travail « Introduction à la réduction méréologique »¹⁰ avait fait état, à savoir, qu'à une *non indépendance* ou non séparabilité répond, pourtant, une non fusion, une *irréductibilité* des rien que parties. C'est là le mystère et la spécificité de la concrescence elle-même. Quelque dépendantes qu'elles soient, les rien que parties « sont » ce qu'elles « sont », et le demeurent, paradoxalement, de par leur absolue dépendance : elles ne s'abîment pas les unes dans les autres, et se tiennent dans leur être, voire l'intensifient du fait même de leur concrescence avec d'autres parties.

§ 7.

Dans la mouvance de ce que l'on vient d'aborder, clarifions un aspect capital de la phénoménologie sur lequel pèsent, désormais, nombre de malentendus. Il s'agit de ce que Husserl nommait « purification » phénoménologique ou transcendantale des vécus. En fait, l'*intensification* des concrescences a nécessairement partie liée avec ce que Husserl entendait par « purification » des vécus transcendants. Cette « purification », contrairement à ce qu'ont prôné les supposées phénoménologies « herméneutiques » post-husserliennes, n'entraîne pas une quelconque perte en, disons, concrétude expérientielle. Bien au contraire, il y va bien plutôt d'une méréologisation ou application de la réduction méréologique à toute aperception, ayant pour effet de faire en sorte que toute partie phénoménologique soit à *même* les autres sous l'espèce d'une concrescence entre rien que parties.

Commençons par signaler que cette purification n'est pas non plus le fait de la réduction eidétique. Si l'on songe, par exemple, aux premiers passages des *Londoner Vorträge* de Husserl¹¹, on voit bien que la purification transcendant-

10. Cf. « Introduction à la réduction méréologique », *Annales de phénoménologie* n° 11, Association pour la promotion de la phénoménologie, Amiens, 2012.

11. Repris dans *Hua* XXXV. Voir aussi l'excellente traduction française par A. Mazzù parue dans le n° 2 des *Annales de Phénoménologie*, Amiens, 2003.

tale des vécus donne, principalement, des vécus absolument singuliers, une « forêt vierge (*Urwald*) » – dira Husserl – de vécus singuliers. Vécus singuliers phénoménologiquement purs sur lesquels peut se porter, ensuite, un travail de réduction eidétique. C'est d'ailleurs ainsi que procèdent les *Conférences de Londres*. Il faut donc distinguer une eidétique prenant son appui sur des vécus phénoménologiquement purifiés, et une eidétique mondaine prenant son appui sur l'attitude naturelle, voire sur la psychologie comme science de l'attitude naturelle et, partant, sur des vécus *inclus* dans le monde moyennant une inclusion dans un sujet. La psychologie a justement affaire à des vécus truffés d'auto-aperceptions côtoyant directement les concrétudes phénoménologiques qui pourraient, éventuellement encore, tant bien que mal, y transparaître, et ce malgré les déformations et découpages que ces aperceptions induisent. La purification transcendantale des vécus singuliers phénoménalise des tous qui ne se tiennent que de la concrescence de leurs parties comme rien que parties. Une fois l'inclusion et l'appartenance court-circuitées, émerge un panorama fait de rien que parties en concrescence, les unes à même les autres. De cette purification aperceptive découle une extrême richesse en concrétudes phénoménologiques, seulement possible pour autant qu'aucune de ces parties ne se voit octroyer une plus grande dignité « ontologique ». Toutes différentes qu'elles soient, elles ont une même dignité « ontologique », et ce, déjà, tout simplement parce que la question de l'ontologie n'a plus grand sens. Le court-circuitage de l'inclusion et de l'appartenance, donc la réduction méréologique de toute sorte d'aperception, déclic fondamental de la « purification » des vécus, est tout aussi bien étroitement lié avec l'exigence d'absence de présupposés¹², chère à la phénoménologie et si injustement interprétée par les dérives herméneutiques de la phénoménologie. Ce que Husserl appelle, alternativement, purification transcendantale ou phénoménologique des vécus ne dépend donc pas de l'application de la réduction eidétique mais d'une déconnexion des auto-aperceptions qui donne, de prime abord, des vécus singuliers phénoménologiquement purifiés dans leur singularité. Cette singularité est, certes, menacée d'un risque d'indicibilité foncière et d'impossibilité de « scientification ». C'est à ce moment-là qu'intervient – par exemple dans les *Conférences de Londres* – la réduction eidétique.

§ 8.

Or, les vécus, dans leur singularité, sont déjà transcendentalelement purifiés et *c'est bien pour cela* que, à la faveur de cette réduction méréologique qui

12. Sur ce point précis on peut consulter notre travail « Concrescences en souffrance et méréologie de la mise en suspens. Sur les implications contre-ontologiques de la réduction méréologique », dans *Eikasia* n° 49, 2013.

réduit les composantes aperceptives des vécus à des rien que parties à *même* le reste des parties du tout du vécu, le phénoménologue a affaire à un foisonnement extrême de concrétudes phénoménologiques dont la concrescence fuse de toutes parts une fois la question ontologique suspendue à la faveur de l'interrogation sur la concrétude phénoménologique en tant que telle. En effet, contrairement à ce que d'aucuns ont pensé, cette purification ne saurait supposer une perte en concrétudes phénoménologiques. Bien au contraire, cette purification des auto-aperceptions (et autres auto-recouvrements et auto-interprétations) a pour conséquence de dégager le champ phénoménologique de toute polarisation para-phénoménologique (aperceptive et, partant, ontologique) et, de cette façon, de libérer les concrescences et, avec elles, ou, plutôt, *par* elles, d'éveiller, voire de galvaniser tout un pan de concrétudes sur lequel pesait la force d'effraction de plusieurs systèmes d'aperceptions para-phénoménologiques, pour la plupart structurés en emboîtements successifs à l'aune de l'inclusion et de l'appartenance. À proportion du fait que l'on assiste à un foisonnement de concrétudes pourtant « à dire », la question de l'ineffabilité n'en devient que plus poignante. Côté la lisière du dicible, les concrétudes en concrescence paraissent s'y prêter pour, aussitôt, s'en échapper dès lors que l'on relève le défi et qu'on les « focalise » ou « thématise » : elles s'en déprennent de par leur nature de rien que parties.

La mise en suspens des polarisations et oblitérations aperceptives entraîne une transpassibilité aux concrétudes phénoménologiques dès lors que les concrescences où elles paraissent, exemptées de tout socle aperceptif, trouvent finalement à se faire. Quant aux concrétudes phénoménologiques, transposables, elles le furent certes toujours. La purification transcendantale des vécus ne fait qu'*exposer* davantage à concrescence(s), seule façon dont les concrétudes phénoménologiques puissent paraître. Bien entendu, il est absurde et contradictoire de voir, *ipso facto*, dans la réduction méréologique comme facteur de « purification » phénoménologique, une sorte de transpassibilité plus ou moins assurée ou disposée, sorte d'accès au transpassible au 2nd degré. C'est le caractère radicalement *a posteriori* de la concrescence qui, dans son irruption, a le dernier (et le premier) mot. Ce n'est qu'*a posteriori* que notre transpassibilité au transpassible est constatable. Retenons, en tout cas, que la « purification » n'est aucunement ici à prendre au sens d'un « retranchement ». Si retranchement ou soustraction il y a, elle est d'ordre ontologique et se réfère aux aperceptions qui lestent les concrétudes phénoménologiques.

§ 9.

C'est là un point essentiel à la réduction et au faire phénoménologisant qui aura toujours échappé à Heidegger. On sait combien il a, dès sa première

réception de la phénoménologie, dénoncé tant et plus cette « distance » réductive comme contremouvement qui dessèche la vie, la dévitalisant ou dévitalisant. Il parle notamment de *Entlebung* lors de ses premiers cours à Fribourg, avant sa période marbourgeoise, à quoi il oppose une *Mitvollziehung* aux antipodes de l'*Enthaltung* husserlienne ou de ce qui deviendra l'*Entmenschlichung* finkéenne. Au fond, Heidegger ne fait que s'inscrire dans une certaine *Lebensphilosophie* de l'époque. Il est toujours demeuré insensible à la spécificité de la réduction. Or la spécificité de la réduction est étroitement liée à la spécificité des phénomènes et des concrétudes phénoménologiques, toujours en concrescence à revers de toute ontologie. Le diagnostic heideggerien révèle une mécompréhension de la structure intime du faire phénoménologisant ; et c'est bien ce que Fink dénoncera tout du long du § 5 de la *Sixième Méditation Cartésienne*, visant, justement, Heidegger lui-même comme exemple de mécompréhension de la déshumanisation réductive. Au fond, il y va d'une mécompréhension de la radicalité du questionnement phénoménologique. Cette radicalité exige une différence d'être entre le moi phénoménologisant et le moi transcendantal. Or – et c'est à cela que l'on veut en venir – l'approfondissement de cette différence va peu à peu entraîner de surprenantes conséquences qui nous permettront de comprendre la kinesthèse phénoménologisante comme, tout aussi bien (et même *essentiellement*) kinesthèse architectonique. Pour accéder à de tels approfondissements, on est obligé d'aborder la question du « moi phénoménologisant » et de sa partielle prise à partie par la concrescence transcendantale.

2. PRISE À PARTIE ET RENVERSEMENT ARCHITECTONIQUE

§ 10.

Que dire du moi phénoménologisant d'un point de vue strictement méréologique? Avec le moi phénoménologisant, on a affaire à une partie qui, à rigoureusement parler, est *non concrescente*. Dans le sillage de cet écart non schématique creusé dans l'écart schématique, le moi phénoménologisant se retranche, en *Spaltung*, par rapport au tout de la concrescence transcendantale. Cette *Spaltung* peut être dynamique ou figée. Elle a, en tout cas, un effet sur la concrescence transcendantale elle-même, et c'est bien pour cela, c'est-à-dire, dans la stricte mesure où le phénoménologiser a une incidence sur la phénoménalisation, qu'il y a théorie transcendantale de la méthode et, par conséquent, hantise d'erreurs phénoménologisantes refermant ou oblitérant la phénoménalisation. Qu'est-ce à dire ? Y a-t-il lieu d'apporter des précisions ultérieures sur ce qui correspondrait, ne serait-ce que formellement, à un phénoménologiser « ajusté » ?

Le rapport du phénoménologiser avec la concrescence (moyennant la *Spaltung* phénoménologisante au sein du transcendantal) est hautement délicat. Comme nous l'avons déjà signalé, le retranchement phénoménologisant ne peut jamais précéder le schématisme lui-même. Il s'y loge. Toujours en retard par rapport à un mouvement qui le porte (et qu'il cherche à rendre manifeste), toute la difficulté est de fournir le juste contremouvement qui, loin d'entamer le mouvement de constitution, permet sa relance et son dégagement. Si la *Spaltung* phénoménologisante est dynamique, elle a pour effet de relancer cette concrescence, de l'« intensifier » (pour reprendre une expression chère à Fink). Ce point, sur lequel insistèrent Husserl et Fink tant et plus, est essentiel à la réduction et fait de celle-ci bien plus qu'une simple thématization réflexive. La réduction engage un mouvement bien spécifique, qui n'est pas un acte parmi d'autres. Un contre-mouvement qui a une portée méréologique¹³ sur la corrélation transcendantale (désormais comprise comme concrescence) ; c'est justement ce que l'on entendait par « kinesthèse phénoménologisante » dans la première partie de cet écrit, et sur laquelle on reviendra à l'instant.

La mise en œuvre de la kinesthèse phénoménologisante (sur laquelle on aura à revenir plus loin) suppose tout un art de la distance et de la déprise. Art sans règles que celui du phénoménologiser, faire réfléchissant et non déterminant dont la « juste » déprise se « mesure » à la capacité d'exposer de plus belle les concrets à leur concrescence. Cette exposition par déprise phénoménologisante réveille des concrescences dans les registres les plus abscons et, dans sa radicalité, *s'hyperbolise au point de prendre à partie une part du mouvement de déprise lui-même*. C'est en ce sens que le moi phénoménologisant est lui aussi suspendu et que cette suspension est proprement hyperbolique. L'attestation « concrète » du caractère hyperbolique de cette suspension est à trouver dans la suspension du moi phénoménologisant lui-même. Que le moi phénoménologisant, dans son recul, soit toujours peu ou prou pris à partie par la concrescence transcendantale représente une autre

13. C'est justement là notre thèse, à l'encontre des approches fixistes et « ontologistes » de la méréologie d'inspiration analytique et, plus profondément, d'inspiration aristotélicienne. À vrai dire, la méréologie husserlienne est aux antipodes de l'aristotélisme : le concret ne se tient que de la concrescence des rien que parties. Il n'est absolument pas assuré par un substrat sous-jacent dépositaire de qualités plus ou moins accidentelles. Si « substance » il y a, elle ne se tient que de la concrescence de ses moments dépendants. Elle n'est rien sans eux. À cela s'ajoute que cette concrescence n'a de cesse de devoir être remise en jeu par la réduction. Réduction à comprendre, aussi, comme « réduction méréologique ». Cette remise en jeu de la concrescence se fait depuis un contremouvement phénoménologisant dégageant cette « partie » *à part* (i.e. non concrescente) dont le contremouvement a pour effet de remettre en branle les supposés concrets tout faits, au fond, de les remettre à la concrescence de leur parties de telle sorte que cette suspension puisse amener des concrescences inouïes, encore plus riches et profondes.

façon de retrouver ce fait incontournable que l'écart non schématique est toujours écart *dans* l'écart schématique (une précedence absolue est illusoire). Du moins l'est-il *pour une part*. Certes, il ne l'est jamais complètement, sans quoi il y aurait aveuglement, écrasement de tout « assister à » sur la phénoménalisation et, finalement, une phénoménalisation qui, ne s'adressant à personne, n'en serait plus une.

§ 11.

La force de cette prise à *partie* de l'à *part* phénoménologisant ne fait que témoigner de l'intensification de la concrescence transcendante, rendue qu'elle est, par le contremouvement phénoménologisant, à l'initiative de son propre mouvement constituant. Par ailleurs, que le moi phénoménologisant soit, pour une part, pris à partie par la concrescence transcendante témoigne aussi de la profondeur du schématisme et, corrélativement, du caractère foncièrement insituable de la transcendance absolue physico-cosmique comme référent ultime.

Finalement, il n'est pas anodin de noter que le moi phénoménologisant est pris à partie *dans* et *par* la concrescence qu'il révèle – et réveille – de son contremouvement : c'est cette étrange situation d'ensevelissement partiel du moi phénoménologisant dans la concrescence qu'il met pourtant en lumière (situation proprement hyperbolique), que nous rendons par l'expression – à résonances méréologiques, on l'aura compris – de « prise à partie ». Il nous faudra analyser de près ce qu'il en est pour arriver à mieux cerner le « fonctionnement » de la kinesthèse phénoménologisante. Remarquons, pour l'heure, cette chose hautement paradoxale qui veut que le contremouvement phénoménologisant, s'il est correctement mené, se doive de travailler à sa propre destitution ; à sa destitution aux mains de ce qu'il essaye, justement, de réveiller : le mouvement de la vie transcendante. C'est que, en effet, la spontanéité de ce mouvement est constamment recouverte par des auto-interprétations mondanisantes brouillant les rapports de concrescence tissés, de part et d'autre de l'*Abgrund des Sinnes*, par le travail schématique qui sourd au fond de la vie transcendante.

§ 12.

C'est parce que la concrescence *des* concrétudes est à ce point forte et profonde qu'elle est aussitôt architectoniquement recouverte par un moi phénoménologisant désormais moins archaïque que les concrescences qu'il essaye de tirer au clair. Et c'est bien pour cela qu'il faut l'exagération contre-aperceptive d'un désengagement *explicite* sous l'espèce d'un contremouvement. Ce n'est qu'ainsi – i.e. à insister sur le désengagement – que le moi phénoménologisant est peu ou prou assuré de ne pas avoir brouillé à son insu le

fond de concrescences sur lesquels il se meut. Ce n'est qu'ainsi qu'il peut rendre, un tant soit peu, les concrescences à leur pulsation à *elles*, sans y mêler son propre pouls, voire ses rythmes à lui, architectoniquement moins profonds. Il en est ainsi quand la réduction est à ses débuts. On parlera alors plutôt de « moi » phénoménologisant, insistant tant et plus sur la nuance de contremouvement, et pas encore de « soi » phénoménologisant, à même de se glisser dans la réflexivité du phénomène lui-même comprise comme concrescence de ses concrétudes. Notre finitude phénoménologisante nous oblige, pourtant, à en passer par un contremouvement explicitement engagé par un « moi » phénoménologisant. Le glissement dans la réflexivité propre au phénomène (comme réflexion en concrescence de leurs concrétudes) n'est pas direct, et ne l'est pas tout simplement parce que les concrescences ne sont pas directement accessibles. C'est bien pour cela que la kinesthèse phénoménologisante prend l'aspect d'un contremouvement, seule façon d'exposer à concrescence depuis notre finitude phénoménologisante et, du même coup, d'exposer hyperboliquement le moi phénoménologisant à être pris à partie par la concrescence elle-même.

De même, que l'« assister à » ne prenne pas, du moins au début, l'allure d'un simple accompagnement (la *Mitvollziehung* que Heidegger appelait de ses vœux, ou bien le *Nachschwimmen* dont parle parfois Husserl) mais se doive de prendre, ne fût-ce que pour marquer son irruption, l'aspect d'un contremouvement, témoigne, en fin de compte, de l'irréductibilité des différences architectoniques, du fait que l'expérience se passe, irréductiblement, sur plusieurs portées à la fois. Le pendant du fait que l'« assister à » se fasse selon un contremouvement effectué plus ou moins à l'aveugle, est à trouver dans ce fait, corrélatif, que la concrescence, quand bien même elle est « assistée » (au sens transitif), l'est irréductiblement à *distance*. Assistée, elle l'est, pourrait-on dire, à *la limite*. Le phénoménologiser est donc, en un sens, *périphérique* par rapport aux concrescences, irréductiblement à distance, qu'il met en « lumière ».

Au fond, et tout bien pesé, il y a ici un étrange *renversement architectonique* du présent de la réflexion au bénéfice, pourrions-nous dire, de la concrescence *en présence* de ce qui s'y réfléchit¹⁴. En tout cas, retenons dès maintenant que les deux termes de ce que l'on nommait, dans « Concrétudes en concrescences », la « kinesthèse phénoménologisante », à savoir, le contremouvement phénoménologisant et la concrescence qui en résulte, se situent, désormais – c'est ce que l'on commence à remarquer à présent –, à

14. On observe par ailleurs qu'il faut penser les trois pluralités irréductibles (concrétudes, concrescences et registres) en même temps, et que ce ne sont que les besoins de l'analyse qui nous somment, ici et là, d'en traiter séparément.

des niveaux architectoniques différents, le registre de la concrescence étant nécessairement plus profond que ne l'est le registre où prend son essor l'*incipit* du contremouvement phénoménologisant (dont le moi phénoménologisant est le titulaire, *a fortiori* non anonyme).

§ 13.

Contrairement à la façon dont Husserl a pensé la réflexion (on évoquait le *Nachschwimmen* dont il est question dans les *Recherches Logiques* et dans *Ideen I*) dont la justesse tient à ceci que le vécu réfléchissant appartient au même flux que le vécu réfléchi (le vécu objet de l'analyse phénoménologique), nous constatons ici une dénivellation architectonique entre le réfléchissant – le présent du phénoménologiser – et ce qui s'y réfléchi, à savoir, des concrescences en présence et même, parfois, hors présence ou, comme on a pu le dire ailleurs¹⁵, « en souffrance (de concrescence) ». Le réfléchi sied à un registre architectonique plus profond que celui dont relève le *présent* (phénoménologisant) du réfléchissant. Par ailleurs, le registre du présent est le seul registre architectonique depuis lequel il soit possible au moi phénoménologisant de *prendre l'initiative* d'une effectuation méthodique, d'un parcours analytique. Dès lors, le présent du phénoménologiser reste comme en porte-à-faux par rapport aux temps et espaces tissés par les concrescences qui y sont « réfléchies ». C'est comme si ce « y » était à double fond, et comme si, en porte-à-faux par rapport à son sol apparent (celui du présent du moi phénoménologisant) fusaient toutes sortes de concrescences en présence ou toujours en souffrance de concrescence, c'est-à-dire, brusquant tour à tour les limites d'une phase de présence – limites indéterminées (sans quoi il n'y aurait pas de transpassibilité). Concrescences, quant à elles, que ce phénoménologiser assiste comme à distance (architectonique) et depuis un contremouvement qui – c'est ce qu'il s'agit, à présent, de souligner – ne peut prendre son essor que depuis un registre architectonique dérivé (du moins eu égard à ce qu'il essaye de mettre en lumière).

Cette remarquable situation met en œuvre, en phénoménologie, un renversement architectonique qui est à l'opposé, par exemple, des prestiges du présent ou de la présence à soi du sujet de la réflexion, du sujet *actuellement* réfléchissant. Fichte en est un exemple, pour qui le présent ou le caractère actuel de la réflexion est, si l'on veut, transcendentale « mis à contribution » comme argument. La phénoménologie, bien au contraire, pour autant qu'elle pousse la réduction le plus loin possible, essaye d'organiser la « déposition » du phénoménologiser ou, pour le moins, la « déchéance » du moi

15. Cf. « Concrescences en souffrance et méréologie de la mise en suspens. Sur les implications contre-ontologiques de la réduction méréologique », *Eikasia* n° 49, 2013.

phénoménologisant et des supposés prestiges de son *actualité*. Descartes, *revenant* des abîmes de l'hyperbole, s'accroche aussi au caractère *actuel* du feindre comme *actuellement feignant* pour échapper à son hyperbole, pour toucher à de l'être, ne fût-ce qu'évidé de tout sens. Le feindre *actuel* garde un prestige architectonique sur ce qui y est éventuellement feint. Le *présent* du feindre est une sorte de cran d'arrêt qui empêche le tout de l'acte de passer complètement dans son contenu, c'est-à-dire, dans la feinte. Cependant, pour une certaine phénoménologie (formellement commandée par l'inlassable mise en œuvre de la réduction méréologique), l'*actualité* phénoménologisante ne revêt absolument pas un quelconque prestige transcendantal, ni ne témoigne d'une proximité avec la Vérité (comme cela pourrait être le cas chez Michel Henry) mais, bien au contraire, pose un sérieux problème pour l'analyse car il hante de sa massivité la subtilité des condescendances qu'il s'agit de tirer au clair.

§ 14.

Chez Husserl, bien évidemment, l'actualité phénoménologisante comporte aussi un danger d'enfermement et d'aplatissement architectonique du champ phénoménologique, comme si ce présent, fort des prestiges de son immanence, tirait vers lui toute phénoménalité ou s'érigait en dénominateur commun de tout phénomène. C'est bien ce qui arrive quand la structure du Présent Vivant est pensée comme recouvrant d'emblée tout trajet réfléchissant et toute corrélation transcendantale réfléchie (quelle qu'en soit la profondeur architectonique).

Néanmoins, il est d'autres passages où l'on sent le malaise de Husserl sur ce point. Husserl se pose implicitement la question de cet étrange dénivellement architectonique, de cette trouée qu'œuvre la condescendance réfléchie (architectoniquement plus profonde) au sein du présent réfléchissant la condescendance (architectoniquement dérivé, relevant du registre du présent). On y sent un poignant malaise quand il aborde les « doubles réductions », passées en revue dans la vertigineuse 44^e leçon de *Erste Philosophie II*. Cette sape – ce renversement architectonique – des prestiges de l'*actualité* phénoménologisante est vaillamment poursuivie par Husserl, ne fût-ce que sous la figure tétalogique des doubles réductions, étranges et monstrueuses car strictement irréalisables. Au demeurant, la « solution » des doubles réductions, toute farfelue qu'elle paraisse, témoigne pourtant d'une profonde intuition.

Ces doubles réductions que Husserl appelle de ses vœux se voudraient des réductions qui, pour faire justice aux représentifications, devraient se faire *au-dedans* des représentifications elles-mêmes. Renonçant donc à l'actualité du représentatif, de l'acte représentatif pour faire justice à ce qui s'y représentifie, le contremouvement phénoménologisant aurait à prendre son essor

dans et depuis le moi représentifié lui-même (ou impliqué dans la représentification) et non pas depuis le moi actuel et représentifiant¹⁶. Le génie de Husserl – même si ces doubles réductions sont parfaitement irréalisables – est d’avoir osé, parfois, démettre le présent de ses privilèges. Or c’est exactement ce chemin – celui d’un renversement architectonique – que doit prendre la kinesthèse phénoménologisante, apparaissant dès lors, et comme on le verra, comme kinesthèse architectonique, ses deux éléments structurels (antécédant et conséquent) se retrouvant à des niveaux architectoniques différents. Essayons d’explicitier davantage cette énigmatique kinesthèse phénoménologisante dont les deux termes articulés se situent à des niveaux architectoniques différents, le conséquent de ladite kinesthèse se trouvant, contre toute attente, à un niveau plus profond que l’antécédent.

3. STRUCTURE ET FONCTIONNEMENT DES KINESTHÈSES CONSTITUANTES

§ 15.

Rappelons que Husserl se rend compte très tôt, et particulièrement lors des leçons sur *Chose et Espace* de 1907, qu’il est nécessaire de faire une différence entre deux types de changements dans les apparitions d’objets. Un changement dans l’apparaître des objets peut être dû, en tout premier lieu, à des changements dans les objets eux-mêmes, par exemple un changement de position ou un changement de taille. Il y a néanmoins un autre type de changement dans l’apparaître d’un objet, à savoir, tout simplement, les changements que les *mouvements* du sujet incarné provoquent dans les apparitions d’objets. En effet, à prendre l’apparition de l’objet pour elle-même, dans la stricte immanence de l’expérience et donc, tel le veut la phénoménologie, sans rien présupposer, nous voilà confrontés à ce paradoxe que, par exemple, l’augmentation de taille que connaît l’apparition d’un objet donné quand il s’approche de nous ou, tout simplement, quand il augmente de taille (par lui-même et sur place) est, en toute rigueur, indiscernable, *depuis* l’apparition elle-même, de l’augmentation de taille que subit l’apparition de l’objet ou l’objet dans son apparition quand je m’approche de lui.

Il en va de même pour ce qu’il en est des changements dans les sensations de couleur. Un objet devant nous peut changer de couleur *par lui-même*. Il peut aussi, indépendamment de nous, tout simplement recevoir un autre

16. Il y a là, chez Husserl, une énorme lucidité. Pour un traitement plus détaillé de cette question, nous nous permettons de renvoyer à notre article : “Anatomía del quehacer mereológico (I). El papel de la imaginación en la manifestación de relaciones de dependencia e independencia en el campo mereológico”, dans *Eikasia* n° 46.

éclairage. Les *Empfindungen* avec lesquelles aura à composer notre acte de perception changeront corrélativement, et la matière intentionnelle de l'acte de perception appréhendera cet objet comme « ayant changé de couleur ici et maintenant », devant mes yeux, ou « ayant été éclairé sous un autre angle », ou « selon une autre intensité ». Or, si je m'approche d'un objet ou bien si je varie, ne fût-ce que très légèrement, l'angle de vision que j'ai sur lui, il arrive que bien que ni l'objet lui-même ni l'éclairage n'aient changé, les changements dus à ma plus grande proximité par rapport à l'objet auront sans doute une incidence sur les sensations que je reçois. Ainsi, les sensations de couleur conformant l'apparition de l'objet, et qui sont des parties concrètes du tout de mon acte de perception, varieront. Je ne dirais pourtant pas, si, effectivement, je meus ma tête, ne serait-ce que très légèrement, provoquant ainsi un changement dans les sensations de couleur que je reçois de l'objet, que c'est à l'objet lui-même que revient ce changement de couleur, ou que c'est l'éclairage de la pièce qui a subitement été modifié. *Malgré* cet incontestable changement au niveau des *Empfindungen*, on se rapportera à l'objet¹⁷ comme étant « le même et étant demeuré essentiellement inchangé » et, bien entendu, comme « ayant gardé la même couleur », « sous le même éclairage », et ce malgré le changement incontestablement remarqué dans nos sensations de couleur prises pour elles-mêmes. Ce changement dans la *hylè* de l'acte, ne produit pas un changement dans la *morphè* intentionnelle. L'objet sera appréhendé comme n'ayant pas changé *de* et *en* lui-même ; même pas, bien entendu, à l'instant même où se produisait mon mouvement de rapprochement ou basculement du regard, et ce alors que de mes mouvements s'ensuivent inévitablement des changements dans la composante hylétique de l'intentionnalité de perception, un changement – si l'on s'essaye à énoncer la situation en termes méréologiques – dans la partie concrescente *hylè* intégrant le tout de la noèse, c'est-à-dire, le « tout » de cette rien que partie noétique fondant le tout de la corrélation (qui, lui, est bel et bien, tout au sens strict). Rappelons, en effet, que la noèse n'est qu'une rien que partie en concrescence avec le noème et formant, avec cette autre rien que partie, le tout de la corrélation intentionnelle, seul qui soit relativement indépendant et non pas, à son tour, une rien que partie (à l'instar du noème et de la noèse, bien qu'ils soient composés, à leur tour, d'ultérieures rien que parties).

Toute la différence entre ces deux genres de changements dans les sensations tient, comme on le sait, à ceci que, dans ce tout dernier cas (cas où je me meus par rapport à l'objet), les modifications des sensations de couleur sont corrélées à *cet autre genre de sensations*, complètement différent, que sont

17. Du biais de cette autre partie concrète du tout de l'acte que les *Recherches Logiques* appelaient la matière intentionnelle.

les *sensations de mouvement*. C'est justement la *présence concomitante* des sensations de mouvement, en corrélation avec des sensations de couleur (de taille, de forme etc.), certes changeantes, qui constituera l'élément décisif pour que la « matière intentionnelle » – si l'on reprend à nouveau les termes des *Recherches Logiques* – de l'acte perceptif appréhende les sensations comme appartenant à un objet qui, pourtant immobile, est approché. Il y va d'un objet qui, resté sur place, apparaît néanmoins et tour à tour d'une autre façon, et ce à mesure qu'il est approché, contourné, regardé sous un autre angle. La *concomitance* de cet autre genre de sensations que sont les sensations de mouvement constitue, bien entendu, un apport fondamental, et même littéralement *décisif* ou *tranchant* pour le sens noématique, et ce bien que ces changements se passent, pour l'essentiel, en régime de synthèses passives.

Ici, il n'y va pas, bien entendu, d'un quelconque raisonnement, mais plutôt d'un *habitus* enraciné dans les couches les plus archaïques de l'histoire transcendante d'un sujet. Ce sujet est *immédiatement sensible*, dans son sens d'appréhension perceptif, à la concomitance ou pas de sensations de mouvement dès lors qu'il y a changement dans l'apparaître des objets de la perception. Cette concomitance va être décisive pour que l'une ou l'autre matière intentionnelle se fasse espace. Ainsi, des changements d'apparition dans l'objet qui seraient pourtant nimbés, du côté des sensations de mouvement, par une sensation corporelle proche du zéro kinesthésique¹⁸, donneront lieu, par association passive, à une matière intentionnelle qui, de façon, pour le dire ainsi, *directement sensible*, rapportera les changements de *hylè* sensible à l'objet : immobiles face à lui, c'est l'objet qui change devant nous. Il change sur place, ou bien il s'approche ou s'éloigne de nous¹⁹, mais, en tout cas, c'est par lui-même qu'il s'en approche ou s'en éloigne.

18. Qui, en fait, est bel et bien « *une*, de sensation » : cette tournure du français nous semble, ici, très à propos pour noter que, en fait, la conscience d'une non sensation kinesthésique *globale* n'existe pas. Il y a des sensations corporelles de mouvement, et des sensations corporelles de repos. Le 0 kinesthésique est aussi une sensation. Aucunement une non sensation.

19. Un autre problème, tout aussi délicat, et qui dessine toute une constellation d'*habitus* dans la vie d'un sujet est, bien entendu, dans les appréhensions perceptives issues de déplacements subjectifs faits sur des objets plus ou moins autopropulsés (comme, par exemple, une voiture). Il s'agit d'*habitus* un peu moins archaïques que les *habitus* ayant trait aux sensations de mouvement corporelles (sauf cas de paralysie presque totale depuis la naissance ; c'est là un cas limite de constitution qu'il faudrait analyser soigneusement). Dans les cas des véhicules autopropulsés, bien que le changement des apparitions d'objets puisse avoir lieu dans le « milieu » d'un zéro kinesthésique (ce qui n'est pas toujours le cas si c'est moi qui conduit la voiture, et encore moins si c'est moi qui pédale et guide le vélo), les changements ne sont pas pour autant rapportés aux objets eux-mêmes. Ils sont dus aux changements que j'introduis moi-même, par mes moyens de locomotion, au sein de l'expérience. Or c'est là encore une fois des choses qui doivent s'*apprendre*, des *habitus* qui doivent se creuser à un moment ou l'autre de l'histoire transcendante d'un sujet. Au volant, le sujet doit apprendre le rythme et la

§ 16.

D'ailleurs, un dérèglement de ces corrélations est à remarquer dans des situations anormales. De telles situations sont, de ce fait, phénoménologiquement passionnantes et fort instructives dans ce qu'elles révèlent *a contrario*. Ainsi, dans des cas d'ivresse ou de vertige, et encore plus dans des cas d'hallucinations physiologiquement fondées (laissons de côté les psychoses, cas extrêmement difficiles qui introduisent trop d'éléments au-delà de ce que nous essayons, pour l'heure, d'analyser), il vient que les changements dans les apparitions ne correspondent pas aux sensations de mouvement qui leur sont habituellement corrélées. C'est en cela que l'on peut justement avoir l'impression que « tout tourne », que les choses se déforment d'elles-mêmes alors que, au demeurant, je reste, quant à moi, bel et bien sur place. Or je sais que ce n'est pas le cas, je sais, du moins dans les versions plus ou moins mitigées de ces cas anormaux, que les choses demeurent inchangées autour de moi. La « correction » qui s'établit, dans ces cas, pour attribuer, malgré tout, de la stabilité aux objets, est une constitution habituelle moins archaïque, et qu'il nous a fallu, également, *apprendre* dans sa typicité.

Dans les cas normaux de mouvements corporels les changements dans les apparitions apparaissent achevés avec des sensations de mouvement. C'est à l'aune de l'*habitus* constitué qui associe la sensation kinesthésique (sensation par où je ressens du dedans que je bouge ma tête) avec les variations de couleur, forme et taille dans l'objet auquel j'ai affaire²⁰ que j'en viens, passivement, et précisément *par-delà* ces variations d'apparition (qui, après tout, dépendent *exclusivement* de mes systèmes kinesthésiques) à percevoir l'objet comme inchangé et, tout simplement, approché sous un autre angle. D'ailleurs, c'est plutôt le cas de figure contraire qui serait franchement inquiétant : que mes mouvements kinesthésiques soient *impuissants* à produire des variations dans les *Abschattungen* des objets. Du moins pour ce qu'il en est des objets plus ou moins proches. L'anormalité de cette non corrélation est parfois le fait de certains trompe-l'œil. Et c'est ainsi qu'ils finissent, « à y regarder de près », par se révéler comme tels : que nos attentes kinesthésiques habituelles se voient déçues est justement ce qui nous fait « y regarder de plus près ».

Il est pourtant un autre type d'objets – permettons-nous cet *excursus* qui contribue, tout de même, à clarifier le point que l'on essaye de cerner – pour

typique des changements dans le paysage immédiat corrélé et au déplacement de la voiture, et aux sensations kinesthésiques de la conduite (tact et résistance du volant et des pédales, et la sensation d'effort qui y est corrélée).

20. Variations dans l'apparition que, justement, et de ce mouvement de tête, j'« impose » à l'apparition de l'objet.

lequel cette corrélation kinesthésique est parfaitement inopérante (et pourtant constitutive dans cette non opérativité). Il s'agit de cette autre typique constitutive, à savoir, la typique de constitution, bien particulière, des corps célestes (lune, étoiles, soleil et, parfois, d'autres phénomènes célestes). C'est ce que Husserl relève dans certains manuscrits retenus dans l'édition récente du volume 39 des *Husserliana* intitulé *Die Lebenswelt. Auslegungen der vorgegebenen Welt und ihre Konstitution*. En gros, nos mouvements kinesthésiques se découvrent parfaitement impuissants à esquisser les objets célestes. Autrement dit, on ne peut pas en faire le tour, ni les approcher sous un autre angle, du moins sur (l'arche originaire) terre. L'*Abschattung* du corps céleste se donne comme figée. On ne peut même pas y provoquer les moindres variations. Les objets célestes s'annoncent à nous par un *Phantom* superbement figé et radicalement indifférent à nos mouvements kinesthésiques.

Encore une fois, une typique constitutive se dessine ici. Elle peut faire l'objet d'analyses statiques comme celles que l'on vient d'esquisser, mais aussi d'analyses génétiques tout aussi passionnantes, par exemple sous la rubrique « constitution de l'aperception "corps céleste" ». C'est ainsi que le sujet, à un « moment », certes difficilement localisable, de son histoire transcendantale, a dû « apprendre », enfant, qu'il ne pouvait pas passer « sous » la lune comme il passerait sous une porte ou une arcade. Aussi grande et claire qu'elle se présente parfois, l'enfant, non sans surprise, constate son impuissance kinesthésique à passer « sous » la lune pour la laisser, une fois pour toutes, « derrière » lui. Il constate même son impuissance à y produire une quelconque variation dans les apparitions : quelque intense et soutenu que soit l'effort kinesthésique mis à contribution, rien n'y fera : la lune reste pareille à elle-même, parée de son indifférence spectrale, de sa part d'inhumanité foncière et d'inaccessibilité essentielle²¹. Il y a des esquisses des corps célestes, certes, même changeantes (en couleur, en forme, en taille). Des esquisses dont les changements dépendent aussi du milieu interposé, à savoir, le ciel, clair ou nuageux. Or une chose demeure claire : ces changements dans les esquisses des corps célestes ne dépendent absolument pas de nous. C'est justement parce que les esquisses des corps célestes sont imper-

21. C'est là des phénomènes qui ont fasciné Husserl. À savoir, des apparitions pourtant parfaitement indisponibles (l'arc en ciel par exemple, ou le flottement des apparitions de *phantasia*, mais aussi les corps célestes). Le couple *Vorhanden / Zuhanden* est, tout bien réfléchi, d'une pauvreté désespérante. Ni le premier peut se dériver du second, ni le second ne sert à caractériser tout un pan de phénomènes originaires, des apparaissants pourtant parfaitement indisponibles, comme s'il leur était essentiel de ne pas être à mesure d'homme, à échelle humaine. C'est par rapport à ce genre de phénomènes (dont celui de la lune) qu'un intérêt théorique, artistique ou « ludique » (dimension du pur jeu et intérêt porté au jeu de l'apparaître) se révèle bien plus originaire qu'un quelconque intérêt pratique ou même existentiel au sens le plus large. Cf. la critique de Husserl à Heidegger dans l'appendice XV de Hua XXXIV, p. 259-261.

méables à nos mouvements qu'elles peuvent encore et ont pu par le passé nous servir de repères plus ou moins stables. L'aperception « corps céleste » est motivée par des apparaître, des *Phantome* qui ne « s'esquissent » pas au gré de nos mouvements²². Qu'ils ne s'esquissent pas atteste de leur éloignement qualitatif, ou plutôt du fait qu'il ne s'agit pas d'un simple éloignement relatif, surmontable à terme²³, mais, en quelque sorte, de corps lointains *per se*.

Il est pourtant à noter que même dans le cas de ces corps lointains « en soi », le rôle constituant de la corrélation kinesthésique se maintient et se confirme, fût-ce par la négative. Autrement dit, la forme de la constitution kinesthésique se moule toujours dans cette corrélation entre mouvement corporel et apparition de l'objet. Aussi dans le cas des corps célestes, malgré la spécificité de leur typique constitutive. Même dans le cas des corps célestes il y a tout un système d'attentes kinesthésiques institué par *habitus*²⁴. Si l'on fait tel ou tel mouvement (que l'on ressent du dedans) *alors*, normalement, on est en droit d'attendre telle ou telle modification dans les apparitions, dans les purs *Phantome* ou *Apparenzen* de l'objet en tant qu'apparaissant à même mes sensations kinesthésiques. Ou, justement, on est en droit de n'en attendre aucune, si c'est l'aperception « corps céleste » qui guide notre rapport à tel ou tel apparaître.

§ 17.

C'est en ce sens qu'il y a lieu de comprendre (même s'il y va là d'une simplification analytique) tous ces systèmes kinesthésiques comme revêtant la forme d'un « si ... alors... »²⁵. On peut donc distinguer, au sein d'une kines-

22. Pour être parfaitement rigoureux, il faudrait signaler que le *Phantom* n'est pas tout à fait l'*Abschattung*. Or cette différence est justement pertinente à l'analyse dans le cas des objets non célestes, objets abordables insérés et insérables dans des systèmes kinesthésiques.

23. Nous parlons, bien entendu, depuis la perspective du monde de la vie. Les voyages spatiaux engagent des constitutions ultérieures par où l'on quitte la sphère immédiate du monde de la vie. Nos analyses cherchent toutefois à se tenir dans cette coalescence avec l'arche originare terre et à analyser les corps célestes depuis cet enracinement terrestre, référent constitutif de toute situation ultérieure de voyage aérien ou spatial, intra ou extra-atmosphérique.

24. Et dans le cas des corps célestes, on apprend, par *habitus*, que « normalement » nos mouvements ne devraient justement pas amener des variations dans l'apparition des corps célestes, si bien que, si tel était le cas, on aurait affaire à une anomalie (par exemple une lune en trompe l'œil).

25. Cela dit, il ne faut surtout pas confondre antécédent et conséquent de la kinesthèse phénoménologisante avec ce que Marc Richir appelle l'hyperbole et l'hypothèse dans ses textes récents. Notamment dans « De la négativité en phénoménologie », *Annales* n° 12, 2013. D'ailleurs, bien que l'« hyperbole » se situe « avant » l'« hypothèse », elle serait plutôt assimilable au *conséquent* de la kinesthèse phénoménologisante car, dans l'ordre du *regressus* analytique, c'est justement le conséquent, comme on le verra, qui relève d'un registre architectonique plus profond. Plus profond, en tout cas, que celui de l'antécédent phénoménologisant. Registre auquel, justement, le phénoménologue essaye de « remonter », et c'est précisément cette remontée que la kinesthèse phénoménologisante essaye de provoquer par l'entremise d'un type kinesthésique bien particulier : celui d'un *contremouvement*.

thèse, un « antécédent » (les mouvements corporels ressentis du dedans, notamment les sensations d'effort) d'un « conséquent » qui, « normalement »²⁶, lui est appareillé, à savoir, les variations (ou non variations) dans les apparitions d'objets. C'est ce système « habituel » de corrélations qui nous donne – moyennant une attente non remplie – de finir par déceler un mirage ou un trompe l'œil. À partir d'un certain moment, les sensations kinesthésiques du corps propre ressenties – l'antécédent de la kinesthèse constituante – ne sont plus corrélées aux variations dans les apparitions mondaines que le système de mes *habitus* kinesthésiques commande et attend. Si l'oasis, vu de loin, ne dément pas encore, par ses apparitions, mes attentes, s'il résiste, tant bien que mal, au défi constant que mes kinesthèses (ressenties du dedans comme sensations d'effort et de mouvement) lui opposent, arrivés à un certain point, le conséquent²⁷ prendra des tours et aspects à tel point farfelus et inconsistants, à tel point divergents par rapport aux attentes passivement associées à la part antécédente de la kinesthèse²⁸, que la matière intentionnelle finira par s'en trouver, désormais, modifiée²⁹, et la doxa « oasis perçu là devant » biffée. Les apparitions de l'oasis « supposé réel »³⁰ ne répondent en rien aux variations d'angles et perspectives commandées depuis mes propres mouvements. Inutile d'insister sur ce fait qu'ici les choses se passent, pour la plus grande part, dans la passivité (même dans cet exemple) et qu'elles ne revêtent en rien les traits d'une « délibération » ou d'un « calcul ». Impression que cette analyse, parfois trop rapide et schématique, pourrait faussement prêter. Une fois ces quelques repères établis, que dire, finalement, de la structure de la kinesthèse phénoménologisante ? Quels sont les points communs partagés avec les

26. C'est-à-dire dans des conditions normales. Comme on l'a vu, des systèmes kinesthésiques peuvent se trouver modifiés ou brouillés (jamais complètement détruits) dans des cas de vertige, ou même de simple malaise, de fatigue ou d'ivresse. Or cela ne fait que confirmer par la négative le rôle constituant de la corrélation kinesthésique sous la forme d'un « si... alors... ». L'anormalité se révèle suite à un non remplissement du système d'attentes ; encore une fois, cela vient confirmer, par la négative, la pertinence de ce système d'attentes.

27. Le conséquent de ce système kinesthésique d'approximation. Par exemple le système d'attentes appareillées à la marche.

28. Mouvement d'approximation couplé aux attentes correspondant aux changements d'aspect que devrait revêtir un vrai oasis perçu à mesure que je m'en approche.

29. Suite à une succession de modalisations de l'ancienne matière intentionnelle, à terme définitivement biffée (ce qui est encore une modalisation) et remplacée par une autre matière intentionnelle (ou sens noématique) mettant en jeu, à son tour, tout un espace de modalisations possibles. Le passage d'un sens noématique à un autre se fait dans le milieu subtil d'une neutralisation à peine localisable (modification – et pas modalisation – tout à fait spécifique), presque imperceptible, mais qui, ici, n'a rien de méthodique. Elle est prise dans la téléologie de la constitution du monde et sert, de sa déprise foncièrement provisoire (non méthodiquement reprise) à l'assise d'un nouveau sens noématique.

30. En fait, et en toute rigueur phénoménologique, *wahrgenommen*, avant que l'illusion ne soit décelée.

kinesthèses directement constituantes, et quels sont les traits spécifiques de la kinesthèse phénoménologisante?

4. SUR LA SPÉCIFICITÉ DE LA KINESTHÈSE PHÉNOMÉNOLOGISANTE

§ 18.

Justifions brièvement, et pour commencer, en quoi le faire phénoménologisant peut être compris comme kinesthèse. Nous pensons, en effet, pouvoir saisir, *structurellement*, le faire phénoménologisant dans les termes ayant servi à analyser les kinesthèses constituantes. 1. Nous le pensons pour autant que le faire phénoménologisant est « mouvement » – bien qu'il soit « contremouvement ». 2. Nous le pensons, également, à cause d'autres composantes intrinsèques au faire phénoménologisant dont celle, extrêmement importante, selon laquelle le faire phénoménologisant est une opération *vécue du dedans* et *incarnée*. Il n'y va ni d'une opération purement *externe*, ni d'une opération qui, vécue du dedans, serait purement « *spirituelle* ». 3. Par ailleurs, en comme on le verra, le faire phénoménologisant recèle aussi une structure en « si... , alors... ».

Une fois posées ces communautés de structure qui nous donnent de pouvoir aborder le faire phénoménologisant comme kinesthèse phénoménologisante, il est possible de mieux cerner la *spécificité* de ce type bien particulier de kinesthèse. Les différences avec les kinesthèses directes (« *geradehin* » dirait Husserl) et directement constituantes de monde nous mettront sur la voie d'une compréhension de ce qui est proprement en jeu dans la kinesthèse phénoménologisante.

§ 19.

Ce qui, en matière de différences entre kinesthèses constituantes et kinesthèses phénoménologisantes saute premièrement aux yeux repose en ceci que le terme conséquent de la kinesthèse phénoménologisante n'est pas méréologiquement « simple » comme peuvent l'être l'antécédent³¹ de la kinesthèse phénoménologisante elle-même (les « sensations de contremouvement » ou l'« effort de contremouvement » du moi phénoménologisant³²), l'antécédent de la kinesthèse constituante (les sensations de mouvement du moi constituant), mais *surtout* – car c'est là le pendant, à proprement parler, de ce qui nous occupe – le conséquent de la kinesthèse constituante de monde (les apparitions des objets approchés, éloignés, contournés).

31. Même s'il se distingue de l'antécédent de la kinesthèse mondaine d'être en contremouvement.

32. On revient un peu plus loin sur ce point difficile.

En effet, le « terme » conséquent de la kinesthèse phénoménologisante est d'un ordre tout à fait différent que celui de la kinesthèse constituante puisqu'il ne s'agit pas d'une simple *apparition* d'objet mais d'une *corrélation* entre éléments, et, plus spécifiquement, d'une concrescence entre rien que parties. Le conséquent de la kinesthèse phénoménologisante est donc d'emblée un terme méréologiquement composé. Composé de deux rien que parties en concrescence : subjectivité constituante et monde constitué.

Le conséquent de la kinesthèse phénoménologisante est, par ailleurs, une concrescence mise en demeure d'intensification (justement moyennant le contremouvement phénoménologisant), voire une concrescence encore à faire (une concrescence qui, comme nous l'avions déjà développé ailleurs, peut bien être « en souffrance » : à la recherche de l'une de ses rien que parties en concrescence). La kinesthèse phénoménologisante n'est donc pas portée vers le monde ou vers l'être mais, comme aurait dit Fink, vers le pré-être du transcendantal, c'est-à-dire, vers la corrélation transcendantale entre subjectivité constituante et monde (comme rien que parties en concrescence) : c'est donc le tout de cette corrélation – comprise comme concrescence de rien que parties – qui constitue le conséquent de la kinesthèse phénoménologisante.

§ 20.

Venons-en à une autre spécificité de la kinesthèse phénoménologisante. Il s'agit de son caractère de contremouvement. Ou, si l'on veut, il s'agit du fait que, dans le cas de la kinesthèse phénoménologisante, et contrairement aux kinesthèses constituantes, antécédent et conséquent représentent des vecteurs opposés. Le caractère de contremouvement propre à la kinesthèse phénoménologisante fait qu'antécédent et conséquent se trouvent bien plus séparés qu'ils ne le sont dans le cas des kinesthèses directement constituantes, portées, quant à elles, vers la constitution du monde .

Par ailleurs, on retrouve cette direction constituante et dans l'antécédent, et dans le conséquent des kinesthèses constituantes. La séparation structurelle entre antécédent et conséquent y est, certes, mais, contrairement à ce qu'il en est des kinesthèses phénoménologisantes, elle n'est pas aggravée et soulignée par ce contremouvement, par cette opposition de vecteurs. Cette opposition manifeste ce que Fink nommait un éclatement au sein du transcendantal, une altérité au sein du pré-être du transcendantal. Cette altérité n'a de cesse d'être creusée par la *Spaltung* phénoménologisante. Dans le cas des kinesthèses constituantes, antécédent et conséquent se tiennent dans le sol du monde. L'antécédent cherche son conséquent, il va vers son conséquent, s'y achemine, s'y anticipe ou s'y prête, il rôde autour de lui, le contourne, l'ensevelit, ou s'y perd. Les termes du mouvement kinesthésique constituant, bien que ce dernier soit structurellement scandé sous la forme d'un « si..., alors... », par-

tagent un même sol et, surtout, une même direction, à savoir, celle de la constitution du monde.

Par contre, le contremouvement phénoménologisant ne va surtout pas *vers* son conséquent. Il s'en déprend, il s'en sépare, voire le contre. D'ailleurs, l'effectivité et la radicalité de la kinesthèse phénoménologisante en dépendent. Or il n'en reste pas moins que l'antécédent de la kinesthèse phénoménologisante (le moi phénoménologisant) cherche à produire des effets sur le conséquent (le tout de la concrescence transcendante, prise à tous ses registres architectoniques). S'il ne va pas vers lui, ce n'est pas pour s'en détourner définitivement, mais pour y revenir d'une autre façon. Cette déprise n'a donc rien d'une indifférence. Elle a tout d'une stratégie apophantique. Il ne s'agit donc pas, tout simplement, de se détourner de la concrescence transcendante, mais de le faire à proportion de ce que l'on veut faire émerger au sein de ce que l'on quitte, voire au sein de ce que l'on contre explicitement. L'antécédent de la kinesthèse phénoménologisante cherche à récolter, du côté du conséquent, et à la faveur de son contremouvement, une intensification de la concrescence, une émergence de concrescences plus profondes, concrescences pour la plupart en souffrance. Ces nouvelles concrescences charrient de nouvelles concrétudes, inapparentes dès lors qu'elles intégraient des concrescences en sommeil. Le contremouvement provoque une intensification de la *Schaltung* transcendante (le contremouvement étant, justement, ce mouvement d'*Ausschaltung* qui redérive le courant de la vie au-dedans de la concrescence transcendante).

§ 21.

Au demeurant, cette quête par contremouvement se fait peu ou prou à l'aveugle, à tâtons. L'antécédent de la kinesthèse phénoménologisante ne peut pas vraiment anticiper ce que son contremouvement donnera d'intensifier. Il n'y a pas moyen d'anticiper ce que le contremouvement phénoménologisant libérera en matière de concrescences. Elles sont irréductiblement inouïes, impréensables, transposables.

C'est bien pour cela que Fink signale, à maintes reprises, lors de la *6^e Méditation Cartésienne*, que la structure du cercle herméneutique (avec les anticipations et rectifications qui lui sont typiques), mis en œuvre, par exemple, dans *Être et temps*, ne convient *absolument pas* à la compréhension du faire phénoménologisant et de son (contre)mouvement d'élucidation au sein du transcendantal. L'élucidation phénoménologisante n'endosse en aucun cas la structure du cercle herméneutique.

Bien entendu, tout le mystère de la kinesthèse phénoménologisante est dans cette influence de l'antécédent sur le conséquent bien qu'ils se meuvent en directions opposées. Il ne s'agit pourtant pas de termes tout simple-

ment désappareillés, si bien qu'il y a une corrélation kinesthésique entre les deux. Le détournement explicite et même exagéré de l'antécédent produit des effets (en concrescence) ; ainsi, le rapport de motivation (exprimé par la forme « si..., alors... ») structure tout aussi bien la kinesthèse phénoménologisante. C'est à l'aune de cette structure en « si..., alors... » que l'*à part* phénoménologisant se veut activement non concrescent³³.

D'ailleurs, à la concrescence transcendantale, l'*à part* phénoménologisant n'y retourne que moyennant cette superposition extrinsèque qu'est la mondanéisation secondaire. La mondanéisation secondaire ne fait pas concrescence avec le monde. Elle s'y superpose. Elle n'est justement pas une concrescence mais une simple superposition extrinsèque, une pure apparence transcendantale.

§ 22.

Cette séparation est encore aggravée par le fait que les termes de la kinesthèse phénoménologisante – antécédent et conséquent – ne partagent pas un même registre architectonique, et ce contrairement à ce qu'il en est des kinesthèses constituantes. Antécédent et conséquent des kinesthèses constituantes se tiennent toujours sur un même registre architectonique. Ce registre peut être extrêmement archaïque. Par exemple dans le cas des pulsions.

Ce partage de registre architectonique entre antécédent et conséquent n'existe plus dans le cas de la kinesthèse phénoménologisante qui doit être mise en place aux fins de l'analyse génétique. Dans ce cas, le registre du contremouvement phénoménologisant est dérivé, et justement moins archaïque que le registre des concrescences qu'il essaye de révéler. Ainsi, en régime de phénoménologie génétique, la kinesthèse phénoménologisante est aussi, *ipso facto*, kinesthèse architectonique.

En revanche, en régime de phénoménologie statique, et bien que l'analyse fasse aussi appel à un contremouvement, la kinesthèse phénoménologisante ne saurait être, du même coup, kinesthèse architectonique. En phénoménologie statique, antécédent et conséquent de la kinesthèse phénoménologisante partagent un même niveau architectonique. Il s'agit du registre des présents, registre ouvert par l'institution de l'intentionnalité, et seul depuis lequel il soit possible à un sujet de prendre l'initiative d'une démarche méthodique. Ce n'est qu'ensuite que le moi phénoménologisant subira une déprise supplémentaire. Il prendra la forme non pas d'un moi mais plutôt d'un soi phénoménologisant.

33. C'est bien pour cela, comme on a vu avant, que sa prise à partie se fait toujours à son corps défendant et atteste la force et la profondeur de la concrescence.

En tout cas, cette communauté de registre architectonique entre les termes de la kinesthèse phénoménologisante fait que, en régime de phénoménologie statique, le moi phénoménologisant ne soit pas et ne puisse pas, à strictement parler, être pris à partie dans et par la concrescence (ici sous l'espèce de la corrélation intentionnelle) qu'il fait apparaître de son contremouvement.

§ 23.

La question de l'antécédent de cette kinesthèse phénoménologisante est tout aussi passionnante que difficile. On sait que le contremouvement phénoménologisant n'a pas le monde comme but, et même pas, *au premier degré*, la concrescence transcendantale, mais bien plutôt son intensification indirecte, par effet de levier. Essayer de comprendre comment est ressenti ce contremouvement engagerait sûrement l'analyse des traversées du *Leibkörper* (ou de ce que Richir appelle « l'«espace» du dedans »). Traversées que le sujet phénoménologisant ose de son contremouvement. Disons qu'il s'agit de la question, autrement passionnante, et que l'on se borne à anticiper, de savoir comment les trajets phénoménologisants, à leur stade de contremouvements, sont *ressentis* dans le *Leib* du phénoménologue. L'antécédent de la kinesthèse phénoménologisante est ce pur contremouvement qui *ne cherche pas, principalement, à voir*, mais qui, tout de même, se sait de l'intérieur de lui-même et attend le déclenchement imprévisible de son propre conséquent.

Le conséquent de la kinesthèse phénoménologisante est, rappelons-le, une concrescence, et même une concrescence en mouvement d'intensification. Une fois ce régime des concrescences ouvert, le moi phénoménologisant s'en trouve, pour une part, pris à partie. Du moins pour autant que l'analyse ne soit pas strictement statique et intentionnelle, et s'aventure dans les parages de la phénoménologie génétique. C'est alors que l'analyse se doit d'exhumer des concrescences situées sur des registres architectoniques plus profonds. Plus profonds, en tout cas, que le registre où se situe l'*incipit* du contremouvement phénoménologisant, c'est-à-dire l'antécédent de la kinesthèse phénoménologisante. La kinesthèse phénoménologisante est donc kinesthèse architectonique, c'est-à-dire, kinesthèse engageant des termes situés à des registres architectoniquement différents et, pourtant, corrélés selon la forme du « si... , alors... ». Paradoxalement, le contremouvement entamé depuis le moins architectoniquement archaïque a une influence sur la concrescence, à savoir sur ce qui est bien plus archaïque.

Or, ce qui est remarquable dans cette kinesthèse, ce qui marque également sa spécificité par rapport aux kinesthèses directement constituantes, est à trouver dans le fait que son conséquent soit, lui aussi, et pour une part (correspondant, justement, à la rien que partie « vie transcendantale»), *vécu*. On ne peut pas en dire autant, bien entendu, du conséquent des kinesthèses direc-

tement constituantes, c'est-à-dire, des apparitions corrélées aux sensations de mouvement. Le conséquent des kinesthèses constituantes est complètement du côté du monde : on en a l'expérience, certes, mais on ne le ressent pas du dedans. En revanche, pour ce qu'il en est du conséquent de la kinesthèse phénoménologisante, dont la structure est – avons-nous signalé – complexe, on sait que l'une des parties est la subjectivité. Cette partie, transcendantale purifiée, donc ontologiquement « mise en détresse », « en dépendance », devient ainsi une rien que partie, et ce n'est qu'alors, depuis sa « nature » de rien que partie, qu'elle est exposée à concrescence avec des profondeurs de monde. La kinesthèse phénoménologisante est donc *aussi* ressentie *depuis* le bord de son conséquent, elle est vécue *depuis* sa partie concrescente subjective. Le faire phénoménologisant vit du dedans son contremouvement et vit également du dedans les « conséquences » (en termes de concrescences) que ce contremouvement amène.

Autrement dit : les conséquences du faire phénoménologisant sont vécues du dedans comme rien que parties profondes de la subjectivité transcendantale dégagées (par contremouvement) et prises à partie par la concrescence transcendantale avec le monde. Cette prise à partie de la subjectivité transcendantale dans et par des concrescences plus profondes a lieu au sein du conséquent de la kinesthèse phénoménologisante. Le conséquent de la kinesthèse phénoménologisante est donc, pour une part, vécu du dedans. Y est vécue cette prise à partie comme « conséquence », foncièrement inattendue, du contremouvement phénoménologisant lui-même. Ce vécu correspond, en règle générale, à une surprise dès lors que se découvrent, en concrescence avec des lointains de mondes, les profondeurs insoupçonnées de mon vivre. Profondeurs *révélées*, justement, de se mettre en concrescence avec des profondeurs de monde.

Les couches architectoniquement les plus dérivées de mon vivre deviennent ainsi transpassibles aux concrescences qui s'y font en profondeur. Je sens ma vie « grandie », et je ressens mon rapport au monde d'une façon encore plus subtile et profonde. Le sol depuis lequel je peux dire « moi » et me reprendre « en présent » est subitement sapé par des concrescences profondes mais, finalement (c'est là que réside la surprise) tout aussi « miennes » (et même « miennes » de façon bien plus profonde et essentielle). Au regard de ces concrescences archaïques, le registre architectonique des présents paraît, désormais, arbitraire et périphérique. Autant mes « choses essentielles », comme disait García Lorca dans le poème cité à la fin de la première partie de ce travail³⁴, semblent (me) venir d'ailleurs³⁵

34. Cf. « Concrétudes en concrescences », *art. cit.*

35. En espagnol : « vienen a mí mis cosas esenciales / son estribillos de estribillos ». Littéralement : « Viennent à moi les choses qui me sont essentielles / il s'agit de refrains de refrains ».

(car, justement, on n'a pas un accès immédiat aux concrescences les plus profondes), autant, une fois venues et accueillies³⁶, c'est tout ce qui doit sa stabilité au registre des présents (registre depuis lequel s'est également entamé le contremouvement phénoménologisant), qui paraît arbitraire et absurde. Dans le cas de ce saisissant poème de García Lorca, il s'agit, on le sait, de la surprise dont il fait état lors du tout dernier vers du poème : « "Federico", curieux que j'aie ce nom ». Nous nous permettons de citer encore une fois le poème car nous nous y référerons à plusieurs reprises dans les lignes qui suivent :

« Autrement » / « *De otro modo* »³⁷.

Sur la plaine du soir le feu de joie / *La hoguera pone al campo de la tarde*
 Met des ramures de cerf en furie. / *unas astas de ciervo enfurecido.*
 Tout le vallon s'étend. Sur son dos / *Todo el valle se tiende,*
 Caracole un léger zéphyr. / *por sus lomas, caracolea el vientecillo.*

L'air s'affine en cristal sous la fumée / *El aire cristaliza bajo el humo,*
 Comme un œil de chat jaune et triste / *ojo de gato triste y amarillo.*
 Moi, dans mes yeux, je me promène / *Yo en mis ojos me paseo por las ramas,*
 Par le feuillage qui s'en va le long des rives / *las ramas se pasean por el río.*

Il me revient des choses essentielles, / *Llegan a mí mis cosas esenciales*
 Ritournelles de ritournelles. / *son estribillos de estribillos.*
 Parmi l'arrière-soir peuplé de joncs, / *Entre los juncos y la baja tarde,*
 « Federico », curieux que j'aie ce nom / *qué raro que me llame "Federico" .*

§ 24.

Pour conclure, faisons le point de la situation en nous essayant à de nouvelles formulations. En gros, la structure complexe de la kinesthèse phénoménologisante (complexité redoublée au sein de la partie du conséquent) nous permet de vivre la *Spaltung* des deux côtés de la *Kluft* phénoménologisante. D'un côté, le faire phénoménologisant est ressenti, depuis le bord de son antécédent, comme contremouvement entamé par un moi phénoménologisant. Entamé, pour le dire ainsi, en toute « titularité », c'est-à-dire, à ses

36. Ce qui est, justement, le fait d'une venue à soi, mais qui ne se passe pas « en présent ».

37. Ce poème appartient à la série des "Canciones para terminar", reprises dans le recueil *Canciones* (1921-1924). Ce poème ou, comme disait Lorca, cette « chanson pour finir » est dédiée à son ami et poète (appartenant aussi à la génération dite « de 1927 ») Rafael Alberti. On reprend la traduction française contenue dans le tome I des *Œuvres Complètes* de Federico García Lorca dans la bibliothèque de la Pléiade (n° 291), édité par André Belamich, et paru le 24 septembre 1981. On y adosse pourtant le texte original espagnol.

débuts, sans l'ombre d'un anonymat : il faut pouvoir dire « moi » pour enclencher ce contremouvement. Ce contremouvement est donc vécu comme une sorte de creusement *non concrecent* de l'« espace » du dedans. Le moi phénoménologisant fausse *explicitement* compagnie à toute concrecence³⁸.

C'est ainsi que le contremouvement phénoménologisant ouvre un « espace » non concrecent au sein de l'« espace » du dedans, « espace » de la distance phénoménologisante d'avec le transcendantal-constituant (quant à lui, en concrecence avec le monde). Ce pur « espace »³⁹ d'altérité (peut-être cet espace à 0 dimension dont parlait Antonio Machado⁴⁰) est littéralement intenable. Il s'efface, pour le dire ainsi, « à mesure de concrecence », c'est-à-dire, à la mesure de la concrecence à laquelle il donne lieu. Il s'ouvre pour se refermer aussitôt, ou plutôt pour s'abandonner, dans le sens de la concrecence, à la transcendance absolue physico-cosmique. Au fond, le contremouvement phénoménologisant ne fait que reprendre l'écart toujours entrebâillé « indiqué » par la fuite infinie de la transcendance absolue pure. S'ouvre ainsi l'« espace » foncièrement caduc d'un « pur pour soi » (pour reprendre l'expression de Fink), l'« espace » d'un contremouvement phénoménologisant qui finira par donner lieu à un espace de jeu – espace transitionnel –, lui proprement phénoménologique.

Le « pur pour soi » phénoménologisant (moi phénoménologisant en contremouvement), émacié sous la forme d'un « soi phénoménologisant », se met à clignoter avec les concrétudes phénoménologiques, assistant à et assistant leur réflexion en concrecence dans le tout d'une phase de langage. Ce contremouvement, dont le titulaire est nécessairement, au moment de son entame, un moi, finira par s'en remettre à un soi phénoménologisant se glissant, quant à lui dans la réflexivité *du* phénomène lui-même, c'est-à-dire, dans la réflexivité qui anime les rien que parties du tout du phénomène, à savoir, les concrétudes phénoménologiques (se réfléchissant en concrecence dans une phase de langage). Ce glissement du moi phénoménologisant vers le soi phénoménologisant suppose un passage à rebours qui va d'un registre architectonique à un autre. Toutefois, il n'est pas le fait de *toute* kinesthèse phénoménologisante. Il ne l'est que de celles qui se doivent d'être engagées en phénoménologie « non statique », là où, désormais, antécédent et conséquent ne partagent plus un même registre architectonique. En phénoménologie génétique, la kinesthèse phénoménologisante mise en place est aussi kinesthèse architectonique.

38. Ce qui reçoit, aussi, le nom de « désengagement ».

39. Donc à ne pas confondre avec l'« espace » du dedans, malgré ce que les guillemets pourraient donner à penser.

40. On doit à Marc Richir d'avoir attiré notre attention sur cette belle expression revenant parfois sous la plume d'Antonio Machado.

§ 25.

Deux sortes de prises à parties sont à distinguer, bien qu'elles soient, à la limite, en imminence de se confondre. En tout cas, elles sont partiellement superposées l'une à l'autre. Du côté de l'antécédent de la kinesthèse phénoménologisante, le moi phénoménologisant est pour une part pris à partie par les concrescences qu'il réveille de son contremouvement. C'est ainsi, en vertu de cette prise à partie, qu'il devient soi phénoménologisant. C'est comme si le moi phénoménologisant vivait une sorte d'affinement de la déprise nuançant la massivité du contremouvement. C'est comme si le moi phénoménologisant, s'éminçant en soi phénoménologisant, arrivait à s'immiscer dans la réflexivité en concrescence des concrétudes phénoménologiques. C'est peut-être quelque chose de cette prise à partie spécifique au phénoménologiser qui est passée dans ces vers, particulièrement énigmatiques, du poème de García Lorca : « Moi, dans mes yeux, je me promène / Par le feuillage qui s'en va le long des rives »⁴¹.

Cette prise à partie que souffre le phénoménologiser est à distinguer de la prise à partie proprement transcendantale ayant lieu du côté du conséquent de la kinesthèse phénoménologisante. Toutefois, et malgré la distinction que l'on se doit de faire, il n'en reste pas moins que la prise à partie phénoménologisante est en imminence de se confondre, par l'un de ses bords – celui du soi phénoménologisant – avec cette autre prise à partie, proprement transcendantale – disait-on – se passant au-dedans du conséquent de la kinesthèse phénoménologisante. Il s'agit, tout simplement, de la prise à partie des profondeurs insoupçonnées de la vie transcendantale. Affectivité profonde prise à partie par des profondeurs de monde de toujours, tout aussi insoupçonnées.

Venons-en donc, pour terminer, non pas à la prise à partie ressentie du dedans du contremouvement phénoménologisant, mais à cette autre prise à partie, ressentie, quant à elle, au sein du conséquent de la kinesthèse phénoménologisante. Si l'on se réfère, encore une fois, au poème de Federico García Lorca cité plus haut, on constate que les concrétudes phénoménologiques de monde prenant à partie les profondeurs de la subjectivité du poète (prise à partie explicitement ressentie à la fin du poème) sont tout aussi bien effleurées tout au long du poème de García Lorca. Elles le sont même depuis le tout début, comme si la rien que partie de la transcendance absolue physico-cosmique s'*avançait* (on reviendra sur ce point) sur la rien que partie de l'affectivité, cette non coïncidence faisant toute la tension schématique du poème.

41. Le texte espagnol dit : « yo en mis ojos me paseo por las ramas / las ramas se pasean por el río ». Une traduction littérale (mais, certes, peu élégante) serait : « moi, dans mes yeux, je me promène du long des branches / les branches se promènent à travers la rivière ».

Les concrétudes phénoménologiques de monde ont certes une présence éclatante lors de l'avant-dernier vers « Parmi l'arrière-soir peuplé de joncs », préparant le contraste avec le vers final. Cependant, on ne peut pas oublier cette saisissante première strophe : « Sur la plaine du soir le feu de joie / Met des ramures de cerf en furie. / Tout le vallon s'étend. Sur son dos / Caracole un léger zéphyr. ». C'est donc – avions-nous suggéré – comme si la rien que partie « monde » s'était avancée, et ce dès les premiers vers du poème. C'est comme si le poème lui-même – en fait une phase de présence cherchant à se stabiliser – constituait un long « appel à concrescence » adressé à une affectivité profonde finalement réveillée. Réveillée du sommeil de l'attitude naturelle, cette affectivité profonde se découvre gisant sous toutes sortes de recouvrements aperceptifs. Un appel tacite à concrescence s'installe dès les premières strophes ; appel qui se fait sentir de façon de plus en plus poignante à mesure que le poème avance.

Ce n'est que vers la fin du poème que l'affectivité profonde du poète finit par émerger. Cette émergence est, au fond, l'effet d'une prise à partie. Prise à partie découlant d'une concrescence invoquée, dès le début du poème, par ces concrétudes de monde que l'on pressent derrière les expressions, étrangement dépaysantes, suggérées par le génie de García Lorca. Ces concrétudes de monde s'étaient – avions nous dit – *avancées*... or, en toute rigueur méréologique, notons que cette avancée leur est ontologiquement interdite, et ce de par leur nature de rien que parties. Cette avancée se trouve être, toutefois, possible. Elle a effectivement lieu ; et elle a lieu ainsi bien des fois au cours d'une vie, quand une phénoménalisation sublime du « tout » de mon affectivité s'insinue dans des concrétudes de monde qui commencent à apparaître sous un tout autre jour. La possibilité de leur percée tient, finalement, à l'extrême mobilité des phases de présence (et des phases de langage). Au fond, cette avancée des concrétudes de monde est possible car elle se soutient, d'abord, d'une concrescence *virtuelle* et insoupçonnée avec cette profonde intimité (rien que partie affective) qui n'émergera que vers la fin du poème (déplaçant et mettant à mal toute fausse intimité, dont celle consignée par le nom propre « Federico »). Voilà donc qu'émerge finalement cette intimité profonde et de toujours. Elle consonait secrètement avec des concrétudes de monde, les soutenant en vertu d'une concrescence d'abord toute *virtuelle*⁴² Le soi profond du poète finit par apparaître sous l'espèce de ces « choses essentielles » à lui, au poète, qui, néanmoins, lui « viennent » depuis un *ailleurs*. Ailleurs qui lui est, cependant, étrangement intime. C'est depuis cette intimité architectoniquement profonde et, de ce fait même, indisponible, que les noms propres censés la nommer apparaissent dans tout leur arbitraire.

42. Permettant leur avancée malgré leur nature de rien que parties.

En fait, cette intimité paraissant venir d'ailleurs avait toujours été là, *fungierend* de tout temps. Vers la fin du poème, elle ne fait qu'émerger de façon inopinée, insituable dans son surgissement, et instable. Appelée depuis les premières strophes du poème par une percée en concrétudes de monde, elle vient assouvir une condescendance qui, de toujours, était restée en souffrance⁴³.

43. Je tiens à remercier Joëlle Mesnil et Marc Richir de la lecture attentive qu'ils ont faite de ce texte chacun de leur côté, leur lecture m'ayant permis de déceler certaines fautes de frappe et de français. Par ailleurs, leurs précieux conseils m'ont aidé à choisir des tournures plus claires et correctes et ainsi à améliorer la lisibilité de ce texte.